

L'auditoire

JOURNAL DES ÉTUDIANT-E-S DE LAUSANNE
Média de référence depuis 1982

Dossier Je pense, mais où suis-je?

Quelle place occupent les intellectuels dans la société contemporaine?

page 4

Ex Cathedra Barrigue

On lui a demandé ce qu'il pensait des penseurs

page 3

Pol / Soc Après Vol spécial

L'avenir des requérants d'asile déboutés

page 9

Campus La ligne 31

Nouveauté des TL pour le plaisir des étudiants

page 14

Culture Marc Aymon

Tout sur le nouvel album du chanteur valaisan

page 20

Anniversaire Courrier des lecteurs

Une sélection de trente ans de critiques et remarques

page 22

facebook Trouvez des personnes, des lieux ou d'autres choses

Karl Marx Actualiser mes infos Historique personnel

- Travaille à le Capital
- A étudié à Université Humboldt de Berlin
- Habite à Londres
- Marié

À propos Amis 7'000'000'000 Photos Carte 2 Mentions J'aime 2

Karl Marx Il y a 57 minutes

Travailleurs de tous les pays, unissez-vous!

J'aime · Commenter · Partager

Arlette Laguiller Travailleurs et travailleuses, s'il-te-plaît! Il y a 54 minutes · J'aime

ZZ Top BTW dude, where's your barber shop? Il y a 2 minutes · J'aime

Activité Récente

- Karl aime Communisme.
- Karl a ajouté Université Humboldt de Berlin à son journal.
- Karl a ajouté Trèves à sa ville d'origine.

Plus d'activité récente

L'auditoire



Bankruptcy!

Vivre à crédit est une angoisse qui enfle et galope. Face à la crainte du déficit non plus conjoncturel mais structurel, des nations souveraines sont sommées de choisir leur camp. Etes-vous une nation du nord, laborieuse, épargnante et budgétairement saine? ou une nation du sud, fainéante, bonne vivante mais vivant au-dessus de ses moyens? Ce choix, digne de La Fontaine, est édifiant à de nombreux égards. Cigales et fourmis sont irrémédiablement différentes. Bien qu'insectes toutes deux, leur espèce diffère. Mais quoi? doit-on alors se résigner et dire comme certains: «C'est leur nature»? Il y a de quoi frémir lorsque ce qui relève d'une problématique sociale se résout par un tel louvoiement idéologique. Il relève de l'ostracisme économique que de croire qu'un pays et sa population sont par essence moins aptes au travail. Cette nouvelle peine de mise à ban international ressemble à s'y méprendre, ô ironie, au bannissement infligé dans les cités grecques de l'Antiquité où le «mauvais élève» se voyait tourné le dos. Refuser les règles de la Cité, tout comme refuser les règles de l'ordre économique mondial, sont ainsi passibles d'une mise à l'écart bien pratique, celle-ci occultant le travail interne que toute société doit opérer face à la déviance. Puisqu'il

n'y a de criminel que ce qui s'écarte de la norme, interroger la déviance permet au groupe de ceux qui s'auto-proclament «justes» d'affermir leurs règles. Mais voilà, comme bien souvent, il est plus facile de bannir, d'emprisonner, de railler et d'exclure que d'interroger ses propres concepts; plus facile de brandir l'épouvantail grec que d'interroger notre système économique. Pourtant, d'aucuns ont fait par exemple ce délicat rapprochement entre *Schuld* (la faute) et *Schulden* (les dettes), arguant par là que la langue allemande elle-même trahirait déjà un biais d'esprit.

Nous sommes toutes et tous des cigales

Mais au delà des arcanes du langage et de l'histoire allemande (la brouette pleine de marks pour acheter une miche de pain), tous les braves timoniers de la rigueur de par le monde, distribuant leurs poncifs d'équilibre à tour de bras devront se rendre devant une accablante vérité: nous vivons déjà tous à crédit. Alors que ceux-ci s'évertuent à occulter la critique du capitalisme néolibéral, la date du plus grand défaut de paiement que l'humanité n'ait jamais

connu est presque passée inaperçue. Pourtant, impécunieux que nous sommes, cela fait depuis les années 1970 que nous ne réglons plus la note. Mercredi 22 août, nous avons en effet «dépensé» toutes les ressources normalement disponibles pour une année.

Notre planète devrait produire (vu le nécessaire équilibre budgétaire) de quoi boucler un exercice de 365 jours. Or, après seulement 234 jours, nous voilà raides comme des passe-lacets, réduit à puiser dans nos réserves.

Et ici, point de planche à billets, point d'astuces comptables et point de banques centrales. Que ceux-là mêmes qui pensent sauver notre modèle économique du naufrage s'échinent à torturer les chiffres pour déplacer cette date fatidique du 22 au 23, si ça leur chante. Il n'en restera pas moins que le «jour du dépassement», au-delà d'une bataille de chiffres et de fonds de pension, engage le vivant, dans son entier, dans une gigantesque banqueroute. •

Brian Favre

Sommaire

COMITÉ DE REDACTION
RÉDACTION EN CHEF
 SEVERINE CHAVE, BRIAN FAVRE
DOSSIER
 ALINE FUCHS
CAMPUS
 QUENTIN TONNERRE
POLITIQUE - SOCIÉTÉ
 MAXIME FILLIAU
FAE
 JULIEN BOCOUET
CULTURE
 CELINE BRICHET
PHOTO
 CELINE BRICHET

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
 BRIAN FAVRE, SEVERINE CHAVE, ALICE CHAU, CELINE BRICHET, JULIEN BOCOUET, VALENTINE ZENKER, QUENTIN TONNERRE, ALICIA GAUDARD, ALINE FUCHS, CRISTINA EBERHARD, ERIC GIRONDE, MAXIME MELLINA, CHRISTELLE MICHEL, MAXIME FILLIAU, RICARDO PINZON, MARAL MOHSELIN, SAMUEL ESTIER, ANNELAURE DUMAS, MELANIE GLAYRE, ETIENNE KOCHER, STEFANO TORRES, DAVID PAGOTTO
MACQUETTE
 MARC AUGIÉ
SECRÉTAIRE ADMINISTRATIVE ET COMPTABLE
 PIERRE-ALAIN BLANC
CORRECTION
 GREGOIRE GONIN
IMPRIMERIE
 IMPRIMERIE SAINT PAUL

REMERCIEMENTS
 M. PENTHUS, SANS SOUVANT, MAXIME ET LES MAXIMES, LA FOI, CHRISTENNE, LESTL, NOTRE SAC CHERI, LE CAMEMBERT QUI PUÉ, CELINE POUR LES GÂTEAUX, LE LOCAL, POUBELLES, LES BIERES MAIS AUSSI LE JACK DANIELS, LES HOPAIRES DE SSP, LA TÊTE DE BRIAN SUR SA CAMPUS CARD
L'AUDITOIRE
 N° 210
 BUREAU 149, BÂTIMENT INTERNEF
 1015 LAUSANNE
 T 021 692 25 90 - F 021 692 25 92
 ÉDITEUR FAE
 E AUDITOIRE@UNIL.CH
 WWW.AUDITOIRE.CH
PARUTION 6 FOIS L'AN

Ex Cathedra	page 03
Dossier	page 04
Politique / Société	page 09
FAE	page 12
Campus	page 15
Agenda	page 17
Culture	page 18
Anniversaire	page 22
Chien méchant	page 24

« On est orphelin »

Entretien avec Barrigue

En tant que dessinateur de presse, et maintenant rédacteur en chef de *Vigousse*, Barrigue fréquente le monde des médias depuis les années 1970. En lien avec son dossier, *L'auditoire* lui a demandé son avis sur la presse et la pensée contemporaine.

Les grands intellectuels ont-ils disparu?

Effectivement à une certaine époque, il y a eu des gens comme Sartre, par exemple. On peut être d'accord ou pas avec lui, mais on avait des acteurs, également philosophes, qui étaient des grands penseurs. Maintenant, on a des acteurs comme BHL... Pour répondre plus rapidement et plus directement, il n'y a plus de grands intellectuels. A l'heure actuelle, on a plutôt l'impression que ce sont les humoristes qui remplissent ce rôle. Ils envahissent les écrans, les radios, les journaux... et encore ce ne sont pas des grands humoristes, du temps par exemple d'un Coluche ou d'un Desproges. Ce n'est pas le même niveau. On est actuellement orphelin de quelque chose, ça c'est certain.

Je pense que l'arrivée d'internet a été ravageuse. Maintenant, il y a une espèce d'immédiateté de l'expression, ça va très vite. On n'a donc pas le temps d'approfondir, ni d'expliquer. On fait des blogs, en permanence. On lit des journaux gratuits; c'est très court, il n'y a aucune information, aucune réflexion, simplement les faits bruts, invérifiables et invérifiés. Avec l'internet à domicile, les gens sont obligés de travailler le soir, ce qui empêche d'avoir des discussions à la maison, tranquillement. Actuellement les grands penseurs ont été étouffés, asphyxiés, bouffés, par cette situation. La grande pensée a été à mon avis changée par les blogs. Il nous manque des voix capables de prendre du recul, dans les moments dangereux comme pour l'histoire avec *Charlie Hebdo*. On est en perte de repères, entre autres à cause de l'arrivée d'internet, qui a complètement bouleversé les rapports entre les gens et la communication. Un grand penseur d'aujourd'hui pourrait être Bill Gates. Ce sont eux qui mènent le monde de

l'expression, et de la pensée finalement.

As-tu vu une évolution dans le monde de la presse?

Bien sûr. J'ai connu la télévision à Paris dans les années 1970: il n'y avait que deux chaînes. Maintenant il y en a au moins 500! Maintenant, on zappe.

Mes premiers dessins sont parus dans la presse parisienne en 1971 dans un journal qui avait été créé par Jean-Paul Sartre. Et il ne faut pas oublier non plus que c'est quand même lui qui a créé *Libération!* La presse a donc énormément changé, tout comme le monde. On ne vous autorise plus à prendre le temps de réfléchir.

Comment considères-tu le rôle de l'intellectuel-expert, appuyant les dires des journalistes?

Je crois que, pour les mêmes raisons qu'on a données tout à l'heure, il y a une espèce de mise en scène de la pensée. C'est devenu un spectacle, à travers la nouvelle presse: la télévision, internet. Mais je crois aussi que les intellectuels n'ont jamais eu une très bonne presse.

Une mise en scène de la pensée

Parce que l'intellectuel est celui qui a le luxe de pouvoir réfléchir, de commenter et critiquer le monde qui l'entoure. Alors que le monde qui existe, c'est un monde où les gens souffrent, de plus en plus, pour leur travail... Ils sont mis au chômage, rapidement, brutalement. Ils sont inquiets en permanence. Dans ce cas-là, l'intellectuel peut être horripilant.



En tant que rédacteur en chef de *Vigousse*, as-tu souvent recours à la voix de ceux qui sont censés savoir?

Non, pas trop. On essaie beaucoup de privilégier le fait d'actualité, de faire en sorte que ce journal soit aussi utile en révélant des choses dont la presse officielle ne parle pas, quand elle ne fait pas son boulot... Nous avons des collaborateurs, comme par exemple Sébastien Diéguez, qui est neurologue, universitaire, qui donne des cours et des conférences. Mais pour nos sujets on n'a pas vraiment besoin. Et puis d'autre part, franchement, j'aurais du mal à les trouver! Je ne vais pas demander à Peter Rothenbühler [Ndlr: chroniqueur au *Matin Dimanche*] d'intervenir!

Le rôle des dessinateurs de presse est de rendre les choses drôles, mais y a-t-il parfois une réelle critique derrière?

Pour moi le dessin de presse doit être un regard naïf sur l'actualité. On ne doit pas du tout avoir le sentiment, au départ, qu'on va choquer, créer le buzz, le scandale. Si on part dans cette démarche-là on est à

l'encontre de l'essence même de notre métier. Nous sommes avant tout des observateurs du monde, parfois nous sommes en douleur par rapport à ce qui ne va pas. Nous avons la chance de pouvoir au moins exprimer cette douleur et en faire un dessin, un trait d'humour. A partir de là, laissons aux dessinateurs et aux journaux satiriques la plus grande liberté qui soit. Mais il faut toujours nuancer malgré tout. La vie n'est pas noire ou blanche, il y a des couleurs, des nuances; il y a du respect à avoir. Il y a donc aussi une responsabilité: la liberté d'expression n'autorise pas le fait de manquer de réflexion.

La liberté d'expression n'autorise pas le fait de manquer de réflexion

Y a-t-il des sujets de prédilection, de véritables critiques de la part des dessinateurs?

Il y a des choses graves à dénoncer, au-delà des sujets dont on parle beaucoup en ce moment, comme la religion. Par exemple, tout ce qui se passe en coulisse sur l'économie mondiale. Monsanto, par exemple, ne paie pas d'impôts dans le canton de Vaud, contrairement à beaucoup d'autres, fabriquant à mon avis une merde épouvantable et tue de par le monde entier l'existence même des paysans. •

Séverine Chave



Où sont passés les intellectuels?

Pense-t-on encore? En ce début d'année universitaire, au moment où une foule de nouveaux étudiants pressent le pas et que d'autres, déjà anciens, tendent à devenir de modestes spécialistes, il n'est pas absurde de poser la question.

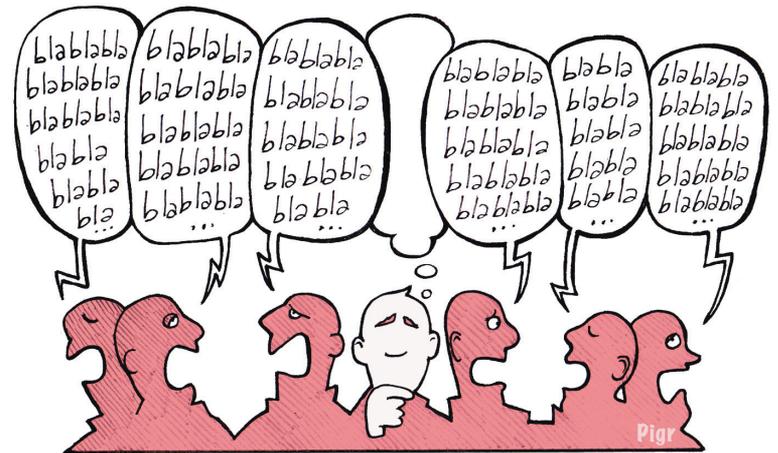
La réponse dépend évidemment de la distance à laquelle on place notre oreille: trop près, on ne perçoit qu'un fourmillement anarchique et assourdissant; trop loin, il n'y a qu'un horizon vidé par l'ignorance.

«Pense-t-on encore?»: interrogation obscure, résolument impossible. Bien sûr, l'univers intellectuel n'est pas mort, une multitude de gens continuent à réfléchir au monde qui nous entoure (p. 8). Ne soyons pas aveuglément décadentistes! Rappelons-nous que les époques que nous considérons regorgent de penseurs illustres s'en croyaient elles-mêmes dénuées...

Bien que ce relativisme historique ne doive pas nous empêcher de comprendre les spécificités de notre temps, ne devrait-on pas déplacer le problème afin de contourner un débat probablement stérile et quasiment insurmontable? A défaut d'interroger la supposée existence ou non existence de grands penseurs, ne pourrions-nous pas plutôt questionner leur mode de présence, c'est-à-dire leur rôle dans la société et leur visibilité? A cette tâche, nous nous sommes modestement, mais passionnément, appliqués: dégager quelques partielles caractéristiques de ces vingt dernières années. Conscients que le sujet est immense et que certains nous considèrent comme trop idéalistes – oui peut-être et heureusement! –, nous, jeunes adultes universitaires, nous sommes sentis non moins légitimes que d'autres pour aborder la question. Faisant tomber bride et entraves, nous avons laissé percer nos doutes, nos espoirs et nos déceptions.

Les défis

Question fondamentale: quelle place pour les grandes idées sociétales? A l'heure où les démocraties libérales sont un consensus généralisé, entend-on encore s'élever des voix – gauches et droites politiques confondues – qui osent proposer de nouveaux modèles? Après un XX^e



Quelle place pour les penseurs?...

siècle qui a vu les grandes idéologies s'effondrer et l'humanité s'auto-détruire, ose-t-on encore mettre en place une nouvelle «utopie» communautaire (p. 6)?

Mais d'ailleurs, tous sujets confondus, quels chemins chercheurs et intellectuels empruntent-ils pour se faire entendre, et quelles sont les pressions (p. 5)? Dans un monde qui se globalise et dont les moindres soubresauts sont enregistrés et diffusés à la seconde par l'armée de tanks constituant l'espace médiatique, il semble que ce dernier soit un pont, ou un obstacle, obligé. Comment comprendre le rapport entre le monde de la réflexion lente, documentée, et l'immédiateté tyrannique imposée par ces médias omniprésents (p. 5)? Qu'en est-il du temps où, en France par exemple – avec Deleuze, Barthes, Foucault... –, on lisait encore les penseurs dans leurs écrits, qu'on se passionnait pour leurs idées (p. 7)?

Enfin, la philosophie, discipline maîtresse de la pensée, n'a cessé de muer selon les contextes et les époques. Qu'en est-il aujourd'hui?

Laissant d'autres propositions contemporaines dans l'ombre, une vague de penseurs «stars» s'imposent gentiment dans nos télévisions, dans nos journaux et dans nos bibliothèques. Que penser de personnalités telles que Michel Onfray? *L'auditoire* a laissé la parole à un étudiant philosophe, apparemment peu convaincu par ces tonitrueuses manifestations de sagesse (p. 7).

Notre responsabilité

Un penseur est une personne qui regarde au-delà des choses pour les comprendre, qui ne se contente pas de leur apparence mais qui interroge leur être et leur passé, comme leur avenir. Espérons que nous sachions encore leur aménager un espace viable, pour que leurs lumières continuent de nous éclairer. •

Aline Fuchs

NOLWENN

Parlons peu, parlons clair.

Tél. 0901 777 177

(Fr. 3.15/min depuis une ligne fixe)

Consultation voyance

Monde médiatique et monde intellectuel: opposition ou collaboration?

Mondialisation, internet et transmission de l'information modifient notre rapport à la connaissance et aux intellectuels qui la produisent. Quelle place gardent les penseurs dans cette jungle où le lion se nomme média?

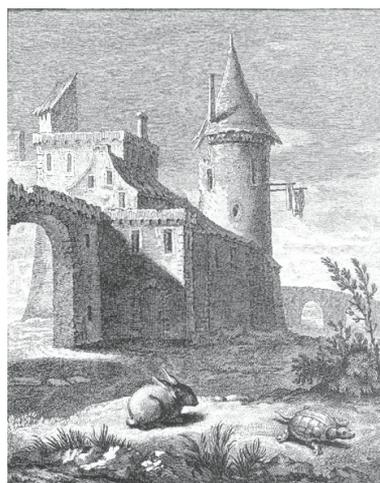
Les médias font appel aux intellectuels pour cautionner leurs articles, voire les écrire à leur place. Que penser de cette pratique? Compte tenu de leurs principes et fonctionnements bien distincts, production médiatique et production scientifique font-elles bon ménage? Par ailleurs, un intellectuel aujourd'hui semble plus être interrogé sur son analyse de l'actualité que sur ses propres écrits; les médias deviennent-ils alors l'unique relais entre le chercheur et le grand public, laissant les œuvres des penseurs aux spécialistes?

La tyrannie de l'actualité

En ce début de XXI^e siècle, internet et mondialisation ont accéléré les échanges et favorisé l'émergence d'une immédiateté de l'information. A l'heure où l'émancipation des individus et le bouleversement des systèmes dans lesquels ils évoluent entraînent une fondamentale perte de repères par disparition et absence de grandes idéologies, l'information - et à travers elle les médias - essaie de se tailler la part du lion dans une nouvelle transmission du savoir. Pourtant, l'antinomie est réelle entre l'instantané de l'actualité et la recherche scientifique, laquelle a besoin de temps, de doutes et de remises en question. Si le penseur crée en quelque sorte de l'«histoire» en analysant dans le temps et la durée les événements, le souci d'efficacité du journalisme actuel flirte avec l'unique ambition de «faire savoir».

Le débat doit survivre

Pendant des siècles, les experts ont utilisé les textes saints (Thora, Bible,



Jean-Baptiste Oudry

Monde médiatique et monde intellectuel: la course du lièvre et de la tortue?

Coran) pour étayer, cautionner leur savoir; par la suite, le marxisme fut une référence de poids. Aujourd'hui, nous assistons à un changement de paradigme: en l'absence d'idéologies marquantes, nous entrons dans le diktat de l'information, la tyrannie de l'immédiateté et de l'actualité. De plus en plus, les supports et les vecteurs d'information appartiennent à ceux qui entretiennent la démocratie libérale: l'illustration est éloquent si l'on cite en exemple l'Italie de Berlusconi, où il exerçait le pouvoir tout en possédant la majorité des médias italiens.

La pensée perd son rôle de catégorisation

Quotidiennement, les experts sont utilisés par les politiques et les journalistes pour valider leurs propos et leurs théories, mais ils ne sont plus interrogés sur leur savoir proprement dit. La pensée intellectuelle perd son rôle de catégorisation. Les œuvres des penseurs ne sont plus questionnées directement, c'est leurs critiques de l'actualité et leurs implications qui comptent. La recherche est utilisée de façon transversale et

pluridisciplinaire, non plus de manière verticale. Les informations prémâchées, les intervenants permanents, les notoriétés indues, les affrontements factices et les renvois d'ascenseur se multiplient. Mais quelle place reste-t-il aux intellectuels et universitaires dans tout cela? Les grands penseurs contemporains continuent leur travail malgré la tendance actuelle, mais selon certains, le niveau universitaire baisse. La recherche devient utilitariste et nous assistons peu à peu à la perte du débat académique. Le clanisme et le sérieux apparaissent et un nouveau contexte se met en place: il y a éclatement du cadre disciplinaire, généralisation du soupçon, ainsi qu'une dissociation entre l'espace public et l'université. Le débat devient pluridisciplinaire et ne porte plus sur les querelles idéologiques, il déplace la problématique vers la question de l'universalité et du particulier.

Les penseurs restent au front

Même s'il semble évident que la pensée et l'intellectualité se réorientent, universitaires et penseurs restent au front et continuent à venir défendre leurs productions dans la presse. Et devant l'information ultraspcifique que les médias leur demandent de valider, ils avancent leurs pions et transmettent leurs messages. Adaptent-ils leurs recherches et leurs écrits aux courants actuels ou se sentent-ils toujours libres de suivre leurs convictions et leurs envies de découvertes? Quelle que soit la réponse, le débat doit survivre! •

Eric Girodet

Sujets tabous?

La recherche orientée ou les raisons qui poussent à ne pas s'intéresser à tout.

Les sciences sociales sont souvent, par opposition aux sciences dites exactes, considérées comme très libres. Est-ce vraiment le cas? Non, pas tout à fait: tendancielle-ment, on privilégie les sujets que l'on suppose utiles à la société et on esquivé ceux qui pourraient fâcher ou créer un malaise. Pour éviter les polémiques, voire les révoltes, pour éclairer des "problèmes sociaux" d'actualité, la recherche en sciences sociales est globalement canalisée. Par exemple, comme le dénonce Catherine Herszberg dans son ouvrage *Mais pourquoi sont-ils pauvres?*, la pauvreté serait une thématique à aborder avec des pincettes, notamment pour des raisons de paix sociale. Il en va de même pour certains faits historiques sujets à des tensions sociales, donc systématiquement négligés. Cependant, comme le rappelle Dominique Joye, professeur en sciences sociales à l'Unil, il n'y a pas de sujet strictement inabordable.

Quelles sont les restrictions? Les attentes qu'ont les chercheurs vis-à-vis du jugement des experts chargés d'évaluer les requêtes, répond M. Joye. Il casse le mythe d'une recherche totalement guidée par la demande intéressée du monde politique, dont le soutien financier serait négligeable; tout chercheur pourrait sans autre négociation imposer la liberté de recherche. Cependant on peut imaginer qu'il subit, ne serait-ce qu'implicitement, des pressions sociopolitiques. On constate par exemple que l'intérêt est plus grand pour le malaise des jeunes défavorisés que pour celui des retraités isolés, autant pour des raisons de sécurité publique que de moralité. •

Alicia Gaudard

Moderne, postmoderne, et après?

Parler de la place de l'intellectuel dans la société, c'est aussi se demander comment cette même société se pense. Le mot révolution semblant anachronique, quel avenir pour le discours critique?

En 1989, Francis Fukuyama – s'inspirant alors entre autre de Hegel – annonçait la fin de l'histoire comme terrain de luttes politiques. L'historicité se serait arrêtée en même temps que le communisme, celui-ci figurant la seule et dernière alternative viable à la pensée dominante de l'ouest, le libéral-démocratie. Ayant successivement vaincu les fascismes totalitaires et reléguant finalement les rêveries utopiques du communisme au rang de pensées d'étude et non plus d'action, plus rien ne s'opposait à la réalisation de «la démocratie libérale occidentale comme forme finale de gouvernement humain» (Fukuyama).

La fin de l'histoire?

Mais aujourd'hui, malgré toute la difficulté que représente cette idée, certains penseurs plaident pour un après. Comme nous le concède Mme Biancamaria Fontana de l'Institut d'études politiques et Internationales de l'Unil: «L'idée de la fin de quelque chose en histoire est toujours une sottise. Les approches, concepts, définitions et formules évoluent ou changent simplement dans le temps et dans les différents contextes.»

Comment se situer?

Comme l'explique Joël Roman dans son livre *Chronique des idées contemporaines* (2000), ce contexte est celui de l'impossibilité de se situer dans la nébuleuse des idées. Alors qu'idéologie et disciplines d'étude ont pendant longtemps servi à structurer la pensée – l'idéologie permettant de placer la réflexion dans un ensemble producteur de sens et les disciplines de recherche articulant clairement leur objet avec une méthode –, cette ancienne boussole serait aujourd'hui

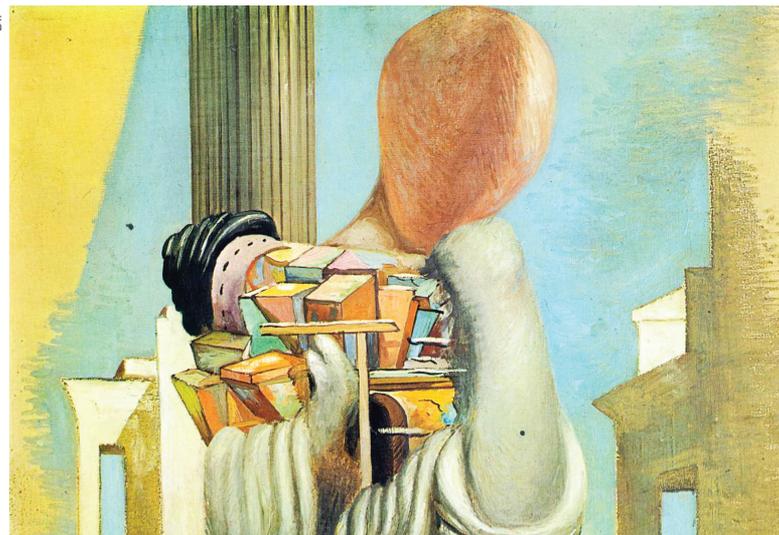
inopérante. En effet, l'espoir de voir émerger une contre-idéologie est plutôt mince et semble anachronique, selon Mme Fontana. A une logique de stabilité du découpage disciplinaire succède de surcroît une plus grande porosité des branches entre elles. Car face à la complexité du champ d'étude, difficile de faire l'économie d'une analyse transdisciplinaire. Ainsi donc les axes de coordonnées censés nous orienter dans les idées contemporaines sont totalement remis en question. En voilà un beau contexte de pensée!

ceux-ci se révèlent des fables» (Lyotard). Cette posture face aux pensées englobantes est celle des postmodernes, pour qui les sens sont multiples, disséminés et éclatés : «En simplifiant à l'extrême, on tient pour «postmoderne» l'incrédulité à l'égard des métarécits.»

Pour qu'il y ait un après

Pour certains, cependant, un pragmatisme relativiste creux ne semble pas être une alternative féconde à un universalisme idéologique jugé dangereux. Autant un tel discours permet

d'opposition permettant clairement de créer une ligne de démarcation politique. Et, à gauche, il est de plus en plus difficile pour les adhérents et sympathisants de se considérer comme militants: certains trop à gauche sont taxés d'utopistes communistes (donc dangereux); d'autres, trop à droite, sont considérés comme trop conciliants avec le pouvoir. L'élection de Hollande face à Sarkozy n'est-elle pas révélatrice du non-choix politique contemporain? Ces deux hommes n'ont-ils pas plus de différences physiques et caractérielles que de différences politiques et idéologiques? C'est que depuis plusieurs années déjà la droite de gouvernement européenne (par opposition aux partis dits «populistes») s'est accaparé une partie du discours concernant l'Etat providence et le «modèle social», idées précédemment typées à gauche. A tel point que même Nicolas Sarkozy serait considéré comme un «communiste» aux Etats-Unis. Cette appropriation du discours par la droite s'est parallèlement accompagnée d'une acceptation par une majorité de la gauche de certains prérequis de l'économie de marché. C'est en ce sens que la gauche est devenue postmoderne et sociale-démocrate; après la lutte contre l'idée du libéralisme politique et économique comme aboutissement du progrès, celle-ci s'est «rendue à l'évidence» du moindre mal qu'il représente. Des penseurs comme Slavoj Zizek synthétisent une part de ce constat. Non dupe de la déconstruction nécessaire des grands récits, ce marxiste réactualisé dissèque les fausses vérités du projet capitaliste. Afin que devienne possible la question: et après? •



Les jeux terribles, De Chirico, 1925 (détail)

Un monde des idées éclaté

Depuis les Lumières, un projet d'émancipation sous-tendait les réflexions humaines. La modernité se caractérisait donc par cet élan transcendant d'une pensée qui s'attachait aux fondements universels et ontologiques. Raison et progrès sont alors critiqués comme étant les nouveaux absolus d'une époque se faisant fort d'avoir mis à bas l'absolutisme. Un certain relativisme s'oppose dès lors aux «grands récits de l'émancipation», car «la plupart de

de conserver l'héritage critique issu des échecs patents des tentatives du XX^e siècle d'imposer un nouveau modèle hégémonique total, autant il occulte la critique d'un système libéral qui pourrait pourtant bien fonctionner comme une idéologie. L'archétype de cette critique trouve son fondement dans l'attitude de la gauche européenne. Y a-t-il encore quelqu'un qui se trouve contenté par le discours gauchiste contemporain? A droite, la gauche n'est plus considérée comme un référentiel



Pensée française: in memoriam?

Qui sont les nouveaux Barthes, Deleuze et Foucault? Pourquoi ne trouve-t-on plus aujourd'hui de telles personnalités, véritables «maîtres à penser» capables de rassembler et d'intéresser les foules?

Samedi 9 décembre 1978. 10h. Une foule gigantesque se presse au Collège de France. Roland Barthes donne son cours hebdomadaire. Il y a tellement de monde qu'on a dû sonoriser une autre salle.

Situation irréaliste aujourd'hui?

Spécificités hexagonales

Le rayonnement intellectuel de la France ne commence pas avec l'aventure structuraliste. Le spectre gagne à être élargi: dans le dernier numéro du magazine *Books*, Kenneth Minogue explique par exemple l'influence idéologique majeure qu'eurent Voltaire et Montesquieu sur la création des États-Unis. Plus généralement, l'image de marque des grands penseurs se construit principalement à

l'appui du regard des pays extérieurs, tel le concept de *French Theory* qui, selon François Cusset, est une «invention américaine». Par ailleurs, les «maîtres à penser» d'hier furent d'abord des dissidents: le circuit de la starisation ne se superpose pas toujours au circuit de l'institution. A côté de ça, si on veut s'interroger sur les caractéristiques de la pensée française, on se reportera aux travaux de Jean-François Kervégan, qui tire ses conclusions du modèle très français et toujours actuel des concours d'agrégation. Patrice Bollon synthétise pour *Le Magazine Littéraire* (n° 523, p. 16): «La pensée française a ainsi tendance à se distinguer de ses rivales par son côté littéraire et une réflexion plus globale et «cultivée». Son ancrage dans

l'histoire de la discipline et sa volonté de synthèse éclectique se paient en retour souvent par du conformisme et une faible inventivité. Des reproches faits à l'étranger à notre pensée: nous serions brillants mais superficiels!»

L'intellectualisme aussi a disparu

L'intellectualisme, c'est-à-dire tout ce qui accompagne l'activité de l'intellectuel, de son jargon à son rôle social, lui aussi a disparu. Restent des professeurs, des spécialistes. Les voix qui portent aujourd'hui sont celles des célébrités, des politiques. Voix du consensus, voix autorisées.

Cette incarnation de la raison militante, qui s'autorise à parler de tout, à n'épargner personne, n'apparaît plus que comme suspecte. Le grand public aspire-t-il à développer son esprit critique? Le savoir se retranche-t-il dans les universités? Les sciences humaines sont-elles vouées à disparaître? Quelles sont les attentes des jeunes générations? Soyons attentifs et observons encore et encore si l'on veut ne serait-ce qu'apercevoir une partie des passionnantes mutations actuelles du savoir et de la connaissance. •

Samuel Estier, Aline Fuchs

Vers un éloge de l'élitisme?

Opinion

L'auditoire a demandé à un étudiant en philosophie de l'Unil son avis sur la démocratisation de sa discipline. Répondant à notre invitation, il livre ces quelques lignes, entre provocation et interrogations.

«A l'ère de l'égalité universelle, en un temps où l'élitisme est mal vu, où l'opinion de chacun compte (n'est-ce pas ce que nous enseignons la démocratie?), il va de soi que tous nous devrions avoir la possibilité de dissenter sur les «grandes questions».

Dame Philosophie n'a de cesse de répéter qu'elle se montre partout où l'homme s'étonne. Ainsi, il est tout à fait légitime que certains émettent le souhait que cette charmante demoiselle descende de son piédestal, à peu près inaccessible aux non-initiés, afin de se rendre intelligible au premier quidam. En un mot, il serait grand temps que la philosophie retrouve sa qualité de tintébin au service de nos vacillantes existences. Je n'ai parcouru que rapidement quelques textes de Michel Onfray (notamment *La puissance d'exister*,

2006). Emprunt d'une certaine tristesse, je me trouve dans l'obligation de confesser n'y avoir lu qu'une suite de lieux communs, d'approximations, d'impératifs infondés, de concepts non explicités. Cet auteur m'a semblé se contenter de batifoler dans les bas-fonds de sa caverne, tout en se moquant éperdument de Platon et de sa volonté de gravir les parois de la sienne. Or, je tends à penser que la philosophie réside tout entière dans ce difficile chemin menant de l'ombre de la confortable *doxa* à la lumière du mystérieux Dehors. Il n'est pas aisé de dire ce qu'est la philosophie; cela ne m'empêche pas de croire que tous ceux qui ont prétendu la pratiquer (des Grecs à la philosophie analytique) se sont contraints à une rigueur dont le prix à payer est significatif: ce qui est proposé ne peut pas

être immédiatement accessible, beaucoup ne seront pas disposés à l'entendre.

J'aime à croire qu'il faut travailler pour être philosophe. Cela n'implique aucunement un prérequis génétique, social ou que sais-je encore. Cela implique en revanche une véritable confrontation avec ceux qui ont tâché de fonder les impératifs, façonné des concepts, expérimenté des vérités. Etant jeune et en bonne santé, je n'ai aucune légitimité pour répondre du pouvoir de la philosophie face à nos inquiétudes existentielles; j'ai en revanche acquis la certitude qu'elle permettait de vivre avec d'avantage de *sérénité*. Mon vœu le plus cher serait que le petit peuple humain (celui auquel j'appartiens tout entier) accepte de s'élever sur le piédestal de la philosophie plutôt qu'on doive la destituer de son

trône – ce qui, c'est une absolue certitude en lisant les ouvrages de M. Onfray, est un meurtre pur et simple de celle-ci. Faire miroiter que la philosophie est à portée de main, sans avoir à chambouler ses vagues certitudes, me semble réellement relever du plus *dangereux* mensonge.

Alors que les rumeurs courent sur la mort de Dieu, le dépassement de la métaphysique, la fin de la philosophie, notre devoir ne serait-il pas de lui écrire un éloge funèbre digne de ce nom – c'est-à-dire qui sache nous *inquiéter* – plutôt que de prétendre la ressusciter à travers de plates vérités que n'importe quel bon sens pourrait également formuler?» •

David Pagotto

Quelques têtes qui font aujourd'hui parler d'elles

Sans prétention d'exhaustivité ou de représentativité aucune, L'auditoire vous présente brièvement quelques intellectuels de notre monde contemporain. Panorama subjectif.

Ces courtes notices pour vous donner envie d'engager plus loin la découverte de ces quelques personnages.

Alexandre Adler



Historien et journaliste, spécialiste des relations internationales, il est éditorialiste au *Figaro* et présente également une chronique sur Europe 1. Auteur de nombreux ouvrages, dont le best-seller *J'ai vu finir le monde ancien*, ses connaissances très étendues font la lumière sur la géopolitique d'aujourd'hui.

Mario Vargas Llosa



Romancier et essayiste péruvien, lauréat du prix Nobel de littérature en 2010, Vargas Llosa est un creuset de contradictions. Homme aux orientations politiques changeantes, il s'intéresse au dilemme de l'identité latino-américaine. Sa littérature s'éloigne de l'hégémonie européenne sans tomber dans les stéréotypes du *realismo mágico*, courant du XX^e siècle.

Francis Fukuyama



D'origine japonaise, il est philosophe, économiste et chercheur en sciences politiques américaines. Intellectuel influent, actuellement professeur d'économie politique à l'université de Johns-Hopkins, il est connu pour ses thèses sur la fin de l'histoire, liées au consensus universel sur la démocratie.

Slavoj Zizek



Philosophe et psychanalyste slovène, il est l'un des penseurs contemporains les plus remuants. Grand contempteur du système, celui-ci ne s'arrête pas à une critique idéale. A travers les productions artistiques et intellectuelles les plus diverses de notre temps, celui-ci analyse tant philosophiquement que psychanalytiquement les déboires d'un capitalisme moribond.

Achille Mbembe



Théoricien camerounais du postcolonialisme, né en 1957, Achille Mbembe analyse l'Afrique comme égale aux autres continents, refusant de la réduire au statut de victime de la colonisation. De plus, il encourage à percevoir l'Afrique en elle-même et non toujours dans son rapport avec l'Occident. La sévérité de son jugement est souvent décriée.

Jacques Attali



Homme aux activités innombrables, il est principalement écrivain, professeur et conseiller d'Etat honoraire – il a été notamment conseiller spécial de Mitterrand. Entre autres, il écrit sur l'économie, l'histoire, la politique, la musique, les mathématiques, les religions... Teintés de sociologie et toujours tournés vers l'avenir, savants mais accessibles, ses ouvrages réconcilient le grand public avec la recherche intellectuelle.

David Horowitz



Ecrivain et lobbyiste conservateur américain, il se distingue par son revirement politique. Actif dans les années 1970 au sein des Black Panthers, celui-ci change radicalement de vues après des déboires tant personnels qu'idéologiques. Pour lui, une omerta démocrate pèse sur les universités américaines.

Noam Chomsky



Linguiste et philosophe américain, Noam Chomsky est professeur émérite au Massachusetts Institute of Technology. De renommée internationale, il est le fondateur de la grammaire générative et transformationnelle. Selon lui, le langage est une faculté innée qui sert à penser avant de servir à communiquer. •



Non, internet ne nous tuera pas

A l'occasion de son 1^{er} anniversaire, le bimensuel *La Cité* interpelle ses lecteurs sur le déclin de la presse «traditionnelle» et ses difficultés face aux transformations structurelles qui sont opérées dans le milieu journalistique. En ligne de mire: internet et l'ombre qu'il fait planer sur les rédactions.

Un an après la sortie d'un rapport du Conseil fédéral sur la diversité de la presse, le constat est peu reluisant. Une grande partie des médias suisses suivent la voie décidée par le gouvernement à la suite de ce rapport, le non-interventionnisme. Pourtant, d'importants changements ont lieu dans les salles de rédaction helvétiques qui subissent de plein fouet les essors des nouvelles technologies. Et le coupable est pointé du doigt: internet, l'habituel et facile fauteur de trouble. Ce n'est pourtant pas internet en lui-même qui est à l'origine du problème. Il change la donne, certes, mais ne détruit en aucun cas le journalisme. Le web influe sur la manière d'organiser la collecte et le partage d'infos, il pèse donc sur les modèles d'affaires des grands journaux faisant partie de groupes de presse. Mais le problème est que l'actuelle forme entrepreneuriale devient alors désuète et inefficace. J. Paton, PDG de Digital First avertit: «Dire: 'Vous verrez, quand nous ne serons plus là, nous allons vous manquer' ne constitue pas un modèle d'affaires.»

Innover

De nos jours, les points d'information sont multiples et consultables sur de nombreuses interfaces. Notre consommation n'en devient que plus importante et les canaux d'infos passent de plus en plus par l'intermédiaire de réseaux sociaux. Tout cela n'est déjà plus tout à fait nouveau. Là où a lieu le vrai changement, c'est dans la possibilité de pouvoir soi-même, facilement et rapidement, créer, communiquer et s'informer... En trois mots, c'est un transfert de pouvoir qui a lieu entre les institutions journalistiques et les individus. Le support de ce transfert est principalement le mobile qui évolue au rythme des développements technologiques. L'avenir des médias

va passer par leur capacité à intégrer dans une grande partie de leur appareil organisationnel un module social, en clair, la capacité à aller vers le public et non plus à l'attendre. Cette forme a été nommée récemment, dans *Le cahier de tendance des médias de France Télévisions*, le journalisme 3.0. Celui-ci doit s'engager dans la voie d'une production collective des données avec un public qui devient acteur du média dans un rôle de consultation, aux côtés des journalistes spécialisés. Il doit également utiliser au mieux les nouvelles technologies, produire des infographies, imaginer une nouvelle façon de présenter l'information à ses lecteurs et auditeurs. Le concept étant en plein développement, de nouvelles plates-formes apparaissent et se multiplient. On peut citer, à titre d'exemple, le pure player *owni.fr*, qui s'autofinance après avoir monté une société de conseil et de création d'applications. Il fournit un journalisme de qualité de type d'investigation, tout comme son compatriote plus célèbre *Médiapart*. De même, *Sveriges Radio*, première radio publique suédoise, diffuse ses émissions sur de nombreuses plates-formes et entretient une relation accrue avec son audience depuis sa restructuration. Pour la Suisse romande, certains médias empruntent cette voie, privilégiant l'accès par internet et le côté participatif et coopératif, à l'image de *Largeur.com*, de *La Méduse* ...

Le chemin reste long

Le débat prend place dans la sphère journalistique sur les manières d'appréhender l'avenir et sur d'éventuelles réformes structurelles. Il a également lieu au sein de la rédaction de *L'auditoire* et divise. Car ces transformations sont profondes et risquent de changer la conception communément admise du



La version mobile est de plus en plus consultée.

journalisme. Questions et doutes pleuvent, les choix à faire font peur, autant pour les devoirs que cela impose aux journalistes, mais également pour leurs droits. Plusieurs questions subsistent. La première: autour de quoi cette transformation va-t-elle se structurer? Il est probable dans un premier temps que de nouvelles structures se greffent sur d'anciennes, mais difficile de définir encore clairement la forme que cela prendra. Vient également la question de «qui est journaliste?». *Sveriges Radio*, dans sa démarche de collaboration avec l'audience, utilise des auditeurs qui fournissent des informations locales. Ces «experts» peuvent-ils avoir le titre de journalistes malgré le fait qu'ils n'ont jamais suivi de vraies formations? Le statut même de journaliste est remis en cause, obstacle supplémentaire à une possible transformation vers le modèle 3.0. Sans même parler des questions délicates de financement,

reste le problème du rythme de production et de digestion de l'information, déjà très débattu aujourd'hui. Récemment le Conseil fédéral a accepté de réfléchir à une aide financière pour soutenir les médias en ligne, mais la démarche n'a pas encore abouti. Elle constitue toutefois un pas de plus vers un modèle, non pas meilleur, mais plus adapté à notre époque; celui-ci permettrait de toucher un plus large public et de débattre autour de sujets d'actualité. Car, comme l'a dit le réalisateur Alex de la Iglesia – démissionnaire de son poste de président de l'académie du cinéma espagnol pour protester contre ACTA –, lors de son fameux discours de la cérémonie des Goya en janvier 2011, «internet n'est pas l'avenir, comme certains le croient, mais le présent». •

Nuits lausannoises, saint Graal des opportunistes

Alors que la police s'est confrontée à une émeute au cours du mois de mai, les nuits lausannoises sont devenues un thème phare de l'actualité romande.

Débats télévisuels, multiplication de faits divers, discussions au Conseil communal; tout porte à croire que le sujet a marqué son territoire parmi les premières préoccupations des habitants de la région. Aujourd'hui, difficile de nier que l'ambiance de la ville a changé depuis quelques années; même si très peu de gens semblent au clair sur les changements précis qu'elle est en train de subir. En effet, les idées fusent dans tous les sens lorsqu'il s'agit de pointer du doigt les changements et leurs responsables. Il est d'autre part devenu clair que la qualité des forces de sécurité, jusqu'alors mise sur le devant de la scène, notamment par les reportages «sur le vif» de la RTS, ne représente que le sommet de

l'iceberg; l'intervention policière n'est que la conséquence d'un problème qui trouve sa source en amont.

Quels enjeux?

Trouver des solutions n'est donc pas sans poser de problèmes. Par conséquent, la Municipalité de Lausanne a demandé aux institutions concernées d'en proposer un certain nombre. Pourtant, très peu d'entre elles ont une visée à long terme. Ce sont celles de l'UDC qui – à souhait? – ont fait le plus parler d'elles; parmi les plus polémiques y figurent «l'interdiction de la consommation [d'alcool] sur l'espace public à partir de 22h»; l'exigence pour la Municipalité de mentionner «la provenance des auteurs [des délits]», doubles nationaux compris, afin d'en faire des



Des nuits chaudes?

«statistiques»; ou encore «une interdiction généralisée de la pratique de la mendicité». Quant à *Pool Lausanne la Nuit*, ainsi que des associations de commerçants, ils proposent l'«interdiction de consommer de l'alcool sur la voie publique», ou encore la «fermeture facultative des clubs à 6 h».

Est-ce un simple hasard de constater que l'interdiction de la consommation d'alcool sur la voie publique, pour ne prendre qu'un exemple, pourrait éventuellement représenter certains avantages pour les clubs? Aussi, il était bien trop tentant pour l'UDC de toucher à la mendicité lorsque le parti avait la possibilité de prendre des mesures contre «la criminalité». Il est à la fois consternant et non surprenant de voir que face à la gravité du sujet, certains ont encore l'audace d'en faire une opportunité. Reste à voir les mesures que prendra la Municipalité. •

Stefano R. Torres

Lausanne Walking: quand les marcheurs se portent garants des valeurs sportives

Dimanche 9 septembre avait lieu le Lausanne Walking, désormais traditionnel. L'occasion pour *L'auditoire* de questionner les enjeux de cette activité physique et de rencontrer Sergei Aschwanden, parrain du projet «Sport pour SEP».

La 7e édition du Lausanne Walking a rencontré un succès inédit, 1215 personnes ayant pris le départ de la course dans le stade Pierre-de-Coubertin. Un lieu qui représente tout un symbole puisque les valeurs défendues par le baron rejoignent bien souvent celles des marcheurs: «L'important dans les Olympiades, c'est moins d'y gagner que d'y prendre part», avait-il déclaré. Dans cette optique, ce sont environ 200 personnes participant à l'action de lutte contre la sclérose en plaques «Sport pour SEP» qui ont réalisé le parcours des 4 km lors de cette édition.

Une activité conviviale et attrayante

«Ne confondons pas le Walking, dans lequel la vitesse avoisine les 6 km/h, avec la marche de compétition, où



les athlètes se déplacent à plus de 10 km/h» s'empresse de préciser Patrice Schaub, responsable des manifestations sportives pour le Service des sports de la ville de Lausanne. «En effet, beaucoup de participants viennent au Lausanne Walking en famille ou entre amis et veulent profiter de ce moment dans le fair-play et le respect des valeurs

sportives», poursuit-il. Sous ses airs de promenade de santé, le Nordic-walking, deuxième discipline proposée par la manifestation, dissimule pourtant un effort considérable. Une marche certes, mais pratiquée avec des bâtons qu'il convient de manier de manière adéquate afin de recruter un maximum de groupes musculaires. Et c'est là tout l'intérêt de cette activité puisqu'elle permet *a fortiori* de travailler efficacement d'un point de vue du système cardio-respiratoire tout en ménageant l'organisme. Nombre de personnes adhèrent en effet au concept à la suite de blessures ou maladies empêchant la pratique de la course.

Le sport contre la maladie

Présent lors de la manifestation, Sergei Aschwanden parraine le projet «Sport pour SEP» depuis quatre ans.

Médaillé olympique de judo en 2008 à Pékin, il étudie aujourd'hui la gestion du sport en master à l'Unil et se sent pleinement concerné par la lutte contre la sclérose en plaques. «Plusieurs associations se sont tournées vers moi après ma médaille aux JO. Mais je ne voulais pas m'engager dans un combat auquel je ne pouvais pas m'identifier. C'est tout naturellement que j'ai accepté de parrainer *Sport pour SEP*», déclare-t-il. Rappelons que cette action qui vise à soutenir la recherche contre la sclérose en plaques est financée par Merck Serono Suisse, fabricant de médicaments. «Chacun y trouve son compte», lâche Sergei Aschwanden un sourire aux lèvres. •

Quentin Tonnerre

« Vol spécial: que sont-ils devenus? »

En octobre 2011, *L'auditoire* publiait un « spécial Melgar ». Le réalisateur revient cette année avec *Vol spécial: que sont-ils devenus?*, webdoc libre accès expliquant la situation des expulsés aujourd'hui. *L'auditoire* était à l'avant-première au festival Cinémas d'Afrique à Lausanne.

« Un documentaire est une mémoire. Cette mémoire, il faut l'alimenter. » Telle est la maxime de Fernand Melgar, qu'il met d'ailleurs en application. Le film *Vol spécial* n'est en effet pas laissé lettre morte. Au-delà des polémiques, la vie du documentaire continue avec le site internet qui lui est dédié. En plus des suppléments directement relatifs au film, le site recense de nombreuses pages informatives sur les camps de détention administrative, en Suisse mais aussi ailleurs: le problème est mondial, non local. Suivant leur volonté de prolonger le constat par delà *Vol spécial*, l'équipe du film a par ailleurs réalisé sept documentaires: *Vol spécial: que sont-ils devenus?* D'une dizaine de minutes chacun, ils présentent le destin de sept migrants renvoyés dans leur pays. Fruits de contacts gardés avec les anciens « détenus », ces vidéos révèlent des situations dramatiques.

L'Europe: un mythe tabou

Outre les problématiques déjà révélées dans *Vol spécial*, ces webdocs font apparaître les difficultés de la rentrée au pays. Parmi elles, la question de l'Europe. La plupart des migrants retournés dans leur famille, notamment en Afrique, ne disent mot sur leur expérience.

Ils sont considérés comme des parias

Fouler l'Europe, c'est assurément réussir. Alors, lorsque ceux qui ont fait le voyage reviennent – privant ainsi leur famille des quelques centaines de francs envoyés chaque mois et qui permettent de faire vivre la maison –, ils sont considérés comme des parias. Wandifa, la vingtaine, aîné de son foyer, est parti en



Quelle situation pour les migrants de retour dans leurs pays d'origine?

Europe sur une frêle pirogue pour un voyage follement dangereux. Réexpédié en Gambie, il ne dit rien de sa détention administrative et de son renvoi, alors qu'en face sa famille le prie de repartir au plus vite pour gagner de l'argent... Triste exemple, le cas de Wandifa est malheureusement très répandu. Non seulement l'exilé se retrouve « piégé » entre devoir familial et réalité du voyage, mais, en plus, après toute la procédure de renvoi, longue et coûteuse, il arrive fréquemment que l'expulsé revienne en Europe.

Aigreurs justifiées

A Lausanne, après la projection, les réactions d'indignation fusent. Entre autres remarques, quelques-unes laissent un goût amer. Quelques personnes, la plupart africaines mais aussi européennes, prédisent un retour de balancier. Un jour, entend-on, il faudra mettre en œuvre le devoir de réciprocité: « Les étrangers viennent chez nous et sont libres de droit, pourquoi le chemin inverse

est-il si difficile? » Et Fernand Melgar renchérit: « Tôt ou tard, nous le paierons. » La situation actuelle qui peut paraître « naturelle » ne l'est effectivement pas. La Suisse n'a pas toujours été une terre où l'on voulait vivre; les Suisses eux-mêmes n'ont pas hésité à s'exiler. Ce rappel du relativisme historique n'est pas inutile à l'heure où les camps administratifs se multiplient et cherchent à se cacher des yeux du public et des journalistes, à l'heure où la criminalisation de la migration devient généralisée. •

Aline Fuchs



APPEL A TRIBUNE LIBRE

Vous souhaitez vous exprimer sur un sujet qui a trait au campus ou un fait de société dans *L'auditoire*? Envoyez-nous un mail à auditoire@gmail.com

Ils l'ont tué!

Chronique funéraire d'une ex-brasserie sympa...

Le Lausanne-Moudon était connu pour son Picon-bière, ses lustres Belle-Epoque et son côté brasserie parisienne. Jadis situé sur la ligne ferroviaire établissant la liaison entre les deux villes, le bistrot était d'aspect aussi ancestral que l'origine de son nom. D'où les quelques rénovations opérées lors de l'été 2012, nécessaires du point de vue salubrité. Mais dès le seuil franchi, la curiosité fait place à la stupéfaction, voire à l'horreur: de l'ancienne brasserie, il ne reste que les moulures du plafond, repeintes en gris passe-partout et les lustres XIX^e qui paraissent désormais totalement déplacés. Le reste s'est transformé en catalogue Ikea: petites banquettes immondes en skaï beige clair, plancher trop propre, mobilier noir, musique d'ascenseur et grand vide. Sur les murs désormais grisâtres, plus aucune trace d'œuvre d'art. Interrogé sur ce changement, un serveur avoue que le but était clairement de changer de clientèle et de se démarquer des autres enseignes du Tunnel. Parce qu'avant c'était « un peu brouillon ». Cet objectif semble d'ailleurs déjà atteint: les vieux-beaux-sur-le-retour viennent y draguer leurs blondasses, et les jack russel ont remplacé les bergers allemands. Selon un ex-habitué des lieux, que l'on ne croisera sans doute plus, « la patronne a claqué un max de fric » pour les rénovations. Dommage qu'elle en perde du même coup toute l'originalité d'un repère d'habitues avenants et le côté historique d'un bâtiment datant de 1896; bref, tout ce qui fait que le restaurant devenu mythique aurait eu sa place dans un polar ou pu servir de décor à un film culte. Au lieu de cela, nous le retrouverons peut-être en page 14 de « Côté Maison »... Lausanne-Moudon, RIP. •

Séverine Chave



La FAE opte pour le tirage au sort!

Cet automne, la moitié des membres de notre Assemblée des délégué-e-s seront choisi-e-s par un tirage au sort entre les candidat-e-s. Rapide aperçu des enjeux amenés par cette nouveauté.

La FAE a pour but de représenter tou-te-s les étudiant-e-s de notre université. Pour cela nous disposons d'un organe législatif: l'Assemblée des délégué-e-s (AD). Celle-ci fonctionne comme un parlement composé de deux types de représentant-e-s: la moitié de ses membres est issue des associations de faculté, l'autre moitié quant à elle provient de l'ensemble du corps étudiantin. Cette seconde moitié de délégué-e-s était depuis quelques années élue par les étudiant-e-s au suffrage universel au début de l'année académique, avec inscription obligatoire sur une liste électorale.

Ce n'est un secret pour personne: les candidat-e-s ne se pressaient pas au portillon, et moins d'un-e étudiant-e sur dix votait pour ses représentant-e-s. De plus, les débats au sein de l'AD débouchaient fréquemment sur une opposition gauche-droite relativement peu fructueuse, laissant les délégué-e-s des associations et le gros de la population étudiantine sur la touche.

Lors de l'AD du 5 mai 2012, les délégué-e-s ont choisi de prendre le taureau par les cornes. La majorité a en effet décidé d'utiliser pour l'année 2012-2013 un mode de sélection des délégué-e-s radicalement différent: le tirage au sort. Cet automne, il suffit donc pour tout-e étudiant-e intéressé-e de déposer sa candidature dans les délais, et le hasard s'occupera de désigner les heureux/ses élu-e-s.

Participer au renouvellement de la démocratie

Diable! Mais d'où sort cette idée surprenante? Et qu'est-ce que cela va donc bien pouvoir donner? Cette idée est, c'est le comble, le fruit d'un heureux hasard. Ayant entendu beaucoup d'éloges sur ce vieil instrument démocratique à travers leur cursus, des membres de la FAE ont proposé

sans trop y croire le tirage au sort comme principe transitoire lors d'une discussion sur le fonctionnement des élections. L'assemblée a été séduite, voyant dans ce projet le moyen d'expérimenter de nouvelles formes de participation enrichissantes pour la FAE.

Le tirage au sort, en effet, est intimement lié à l'histoire de la démocratie. Mécanisme central dans tous les régimes démocratiques historiques (d'Athènes aux communautés grisonnes du Moyen Age), il a été mis de côté au profit de l'élection il y a seulement quelques siècles, lors des révolutions française et américaine. Depuis, il est resté posé dans un coin poussiéreux de la bibliothèque des alternatives politiques, bibliothèque elle-même soigneusement enfermée dans une pièce sombre par les apôtres du gouvernement représentatif.

Le tirage au sort, en effet, est intimement lié à l'histoire de la démocratie

Depuis quelques années cependant, les chercheurs/ses qui se penchent sur ce mécanisme oublié se retrouvent à considérer que cet oublié est une perte, et que le tirage au sort devrait faire l'objet d'une plus forte théorisation et de nouvelles expériences. Pourquoi donc? Car le tirage au sort se base sur le principe d'égalité des citoyens, alors que l'élection est le propre de l'aristocratie.

Elections, pièges à con

Le principe démocratique instaure une société dont tou-te-s les membres sont égaux, libres, et participent aux choses politiques. La seule règle qui peut permettre de

prendre une décision dans une telle société est la règle de la majorité. Mais comment construire une société démocratique lorsque l'on ne peut pas réunir le peuple en entier pour prendre chaque décision? Il est communément accepté qu'il faut se résigner à ne prendre qu'une partie du peuple, aussi représentative que possible. Or c'est ici que le principe de l'élection devient mauvais élève. Ce sont en effet uniquement les personnes qui ont les moyens financiers, intellectuels ou encore culturels de se faire élire qui y parviennent. Tu es timide? Tu ne seras



Montesquieu, *De l'esprit des lois*, 1748, LII, CII.

pas élu-e. Tes parents ne t'ont pas appris à t'intéresser à la politique? Tu ne seras même pas candidat-e! Le principe de l'élection, contrairement à ce qui est communément accepté, participe à la création d'une aristocratie cachée.

Pour avoir une vraie représentation, il faut sélectionner un corps qui représente réellement le peuple, pas seulement qui prétende être en accord avec ses idées. Les progrès récents et aujourd'hui bien acceptés de la statistique sont là pour cela: il suffit de tirer un échantillon représentatif de la population, suffisamment grand, et de le prendre pour agir comme minipeuple. La question est évidemment plus complexe que cela,

mais l'essentiel est là. Le tirage au sort possède des défauts (qui se discutent), mais aussi de nombreux avantages, parmi lesquels l'établissement d'une vraie représentativité.

Vers une FAE plus démocratique?

Dans le cas de la FAE, nous n'avons pu instaurer un système pur de tirage au sort parmi l'entier de la population représentée, car cela ne peut fonctionner qu'au prix d'un changement conjoint des mentalités et de la participation des étudiant-e-s. Mais nous avons franchi un premier pas: ce ne sont certes toujours que les personnes qui s'intéressent à la politique étudiantine et qui ont le temps pour cela qui seront choisi-e-s, mais au moins ne faudra-t-il plus être membre de la gauche ou de la droite et être un-e expert-e en relations publiques pour être élu-e. Dans ce sens, la représentativité de notre faitière ne peut être qu'améliorée. Avec ce nouveau système, la FAE devient un précurseur de l'expérimentation démocratique, et permet à l'idée du tirage au sort de faire un petit pas de plus pour sortir de l'ombre. Il ne reste plus qu'à participer et à voir le résultat! •

Etienne Kocher



A lire sur le tirage au sort en politique: Y. Sintomer, *Petite histoire de l'expérimentation démocratique. Tirage au sort et politique d'Athènes à nos jours*, Paris, La Découverte, 2011.



Il était une fois les associations

La FAE est la faitière des associations de faculté. Sous leur dénominateur commun d'«association de faculté» se cache pléthore d'activités, d'événements et de services divers. Qui sont ces associations et que font-elles pour les étudiant-e-s et le campus lausannois?

Plusieurs facultés comptent deux associations d'étudiant-e-s, pour mieux représenter une école en particulier. C'est le cas des associations présentées ci-dessous. Si toutes celles-ci offrent des services d'aide aux étudiant-e-s, leurs activités s'étendent à d'autres sphères. Petit panorama.

Une association pour chaque filière...

Au shopping du LAB, les biologistes trouveront notamment des T-shirts aux couleurs de leur comité préféré, ainsi que les blouses indispensables à leurs expériences en labo. En partenariat avec l'Ecole de biologie, le comité organise également des conférences pour préparer l'«après-université». Enfin, les festivités sont assurées par des soirées et événements divers parmi lesquels on compte un souper de Noël ou encore un camp de ski. L'AEML, quant à elle, est là pour réunir toutes les futures blouses blanches de l'UNIL réparties sur trois sites. Pour les premières années, l'AEML organise une soirée de parrainage en début d'année académique, tandis qu'à l'office des photocopies l'aspirant-e médecin trouvera stéthoscopes et autres goniomètres. Mais les étudiant-e-s en médecine aiment aussi faire la fête et l'AEML le leur rend bien avec l'organisation de nombreux événements festifs!

Des services d'aide aux étudiant-e-s, et beaucoup plus.

L'AEth regroupe les personnes inscrites dans la filière de théologie de la Faculté de théologie et sciences des religions. L'AEth est célèbre pour son Prologue, la fête organisée pour les troisième par les première et les

deuxième. Sketch et chansons, tout est bon pour narrer la vie de la faculté.

Les futur-e-s juristes de l'AedL ont mis sur pied un conseil juridique pour les étudiant-e-s du campus. Une question? un problème? C'est vers eux qu'il faut se tourner pour trouver des réponses! En plus de ce service, l'AedL a créé un système de parrainage, tient un journal, organise des conférences et, pour faire bouger les LAWsannois-e-s, des soirées et des repas. Les étudiant-e-s des trois volées de bachelor et des différents masters de sciences criminelles sont membres de l'AESC. Le comité de l'AESC organise un parrainage, afin de faciliter l'intégration des étudiant-e-s, des soirées, parce qu'étudier c'est bien, mais fêter c'est bien aussi, des visites et des conférences tout au long de l'année.

... ou toutes les filières dans une association!

D'autres associations regroupent les étudiant-e-s de toutes les filières ou sections composant leur faculté, voire des étudiant-e-s de plusieurs facultés!

Ainsi, l'AESSP a la particularité de réunir les étudiant-e-s provenant des quatre filières de SSP. L'AESSP a mis sur pied des ateliers de tutorat qui permettent d'affronter les embûches d'un parcours universitaire avec sérénité. Une bourse aux livres a également lieu à la rentrée, et, pour faire la fête, l'AESSP n'est pas en reste avec ses divers bals et soirées.

L'AEI regroupe les étudiant-e-s des treize sections de la Faculté des lettres. Ses activités se partagent entre le service aux étudiant-e-s et la défense des droits des étudiant-e-s ainsi que leur représentation au sein des diverses instances de la faculté, comme le Conseil de faculté. Enfin,

le nouveau team «événement» du comité met tout en oeuvre pour faire vivre aux lettréux/ses des moments mémorables!

Parmi les nombreux événements organisés par le Comité HEC, le plus attendu est peut-être le Bal HEC! Du côté des événements sportifs, on peut citer le HEC Lausanne Sailing Team, une équipe de voile dont le comité assure la gestion et qui concourt chaque année lors d'une manifestation sportive estudiantine d'Europe. Mentionnons encore le journal officiel des étudiant-e-s HEC, l'*HEconomist*, ainsi que des conférences portant sur des sujets économiques, politiques ou sociaux. L'AESR est l'association interfacultaire par excellence. Les sciences des religions regroupant beaucoup d'étudiant-e-s de SSP et de lettres, l'AESR se devait de représenter ces trois facultés. Le principal travail du comité est la représentation étudiante : Conseil de faculté, commissions, groupes de travail, entre autres. Cela n'est pas une mince affaire lorsque la politique facultaire est, de fait, interfacultaire!

Une expérience riche qui marque à jamais le parcours d'un-e étudiant-e!

L'AEGE est également interfacultaire dans le sens où les étudiant-e-s de lettres et SSP inscrit-e-s en géographie peuvent la rejoindre. L'AEGE fête cette année ses 10 ans, ce qui promet de nombreux événements dans cette toute jeune faculté. Géo's Night à Zelig, week-end ski, journal font partie du panel d'activités de l'AEGE.

Et la FAE dans tout ça?

Le travail effectué par les membres de ces associations est important et surtout nécessaire. Il n'y a qu'en s'engageant qu'on peut faire changer les choses et garantir des conditions d'étude favorables pour tou-te-s. Le rôle de la FAE est alors de rassembler et d'aider ces étudiant-e-s qui s'engagent pour défendre les droits étudiants et relayer leurs demandes auprès de la direction si nécessaire. Beaucoup de comités souffrent d'un manque de relève, la FAE également. S'engager, ce n'est pas seulement s'investir pour sa faculté, c'est également rencontrer des gens fantastiques, une famille; décider, ne pas subir; apprendre. Une expérience riche qui marque à jamais le parcours d'un-e étudiant-e! •

Christelle Michel
Mélanie Glayre



Un marché, des micro-ondes: l'offre s'étoffe

Avec un jour de marché en plus et des micro-ondes flambants neufs, quelques idées pour se restaurer autrement à l'UNIL.

Sur le campus, on a la possibilité de manger une tarte aux pommes de la cafétéria, un plat à la Banane, un sandwich méditerranéen ou encore des biscuits du distributeur. Mais que fait-on lorsqu'on s'est préparé un bon petit plat maison et qu'on aimerait le réchauffer à midi? Rien de plus simple: on fait la file un (long) moment puis on pose son récipient dans un micro-ondes rempli de traces et parfois de restes d'un dîner précédent; de quoi décourager certain-e-s. Mais depuis cette rentrée de septembre, on a vu apparaître sur le campus de nouveaux appareils, tout gris, qui réchauffent plus vite que l'éclair.

La FAE, en collaboration avec la direction et Unibat, ont mis en place un service intitulé «Points micro-ondes» qui consistent à offrir des machines plus performantes (car semi-pros), entretenues et surveillées du coin de l'œil par des étudiant-e-s courageux/euses pendant la pause de midi. Ne vous étonnez donc pas si l'on vient vous faire une remarque si vous ne nettoyez pas après votre passage ou si vous avez la mauvaise idée de placer de l'alu dans le micro-ondes!

Comment réchauffer un bon petit plat maison?

Pour les adeptes des produits frais (à cuisiner chez soi et à réchauffer à l'Unil, ou pas), le marché est de retour sur le campus depuis le 18 septembre. Chaque mardi, vous avez la possibilité de faire vos courses devant l'Internef de 10h à 16h. De plus, les marchands vous proposent un panier de saison à un prix préférentiel de 22.-! Mais ce n'est pas tout, dès le jeudi 20 septembre, un nouveau marché a fait son apparition du côté Sorge, devant l'Anthropos Café (Amphipôle). Les mêmes marchands se réjouissent de vous y retrouver une deuxième fois pendant la semaine! •



Informations pratiques : le marché à l'Unil : mardi 10h-16h devant l'Internef ; jeudi 10h-16h devant l'Anthropos Café (Amphipôle). Paniers de saison : le mardi seulement, sur inscription à l'adresse suivante : <http://www.doodle.com/fh29k5r6ydxkachx>. Pour plus d'informations, consulter le site www.unil.ch/fae, onglet « campus » puis « Marché à l'Unil ».

Anne-Laure Dumas

Brèves FAE

Payer ses études plus cher

Cette rentrée académique, les étudiantes et étudiants de plusieurs universités suisses paieront leurs taxes semestrielles plus cher. L'EPFL, tout comme son homologue zurichoise, pourrait bientôt suivre le même chemin puisque la direction de l'EPFZ a récemment exprimé le souhait de doubler la taxe d'écolage. Cette dangereuse tendance nous montre que l'accessibilité aux études en Suisse est un acquis extrêmement fragile. C'est pourquoi l'Union des étudiant-e-s de Suisse soutient l'initiative parlementaire de M. Reynard proposant de plafonner les taxes dans les EPF. Cette initiative sera traitée cette session d'automne au Conseil national. •

Fini les listes de présence!

La rentrée académique 2012 marque l'entrée en vigueur du nouveau règlement général des études, dans lequel se trouve l'article 30, qui précise que le contrôle des présences ne peut pas constituer un mode de validation. Si le contrôle des présences, qui n'est en aucun cas un indicateur de l'acquisition des connaissances, était souvent pratiqué avant cette rentrée, il ne doit plus en être ainsi. C'est pourquoi la FAE met en ligne un formulaire donnant la possibilité aux étudiant-e-s confronté-e-s à un contrôle de présence d'expliquer, s'ils/elles le souhaitent, dans quel cours et de quelle manière leur présence a été contrôlée. Les informations seront traitées de manière confidentielle et compilées pour avoir un aperçu de ces pratiques dans les diverses facultés. •

Une rentrée difficile

Plusieurs articles sont parus dernièrement sur la condition socio économique des étudiant-e-s. Augmentation des taxes, bourses d'études, travail, logement... Le constat tiré n'est pas franchement positif. Depuis Bologne, la rigidification des cursus rend le travail en dehors des études plus difficile. Si on mêle cela à la difficulté d'obtenir une bourse d'études, au prix des chambres et à l'augmentation des taxes d'études, tout participe à rendre les études de moins en moins accessibles. La formation est un droit, rappelons-le. Les conséquences d'une formation élitiste, en dehors d'un problème de relève, seront également économiques. Dès lors, à qui profitent ces décisions politiques qui contreviennent à l'égalité des chances? •

Unilive déplacé au printemps

Le festival Unilive, lancé l'année passée à l'occasion du centenaire de la Faculté des HEC, devait avoir lieu à nouveau à la rentrée de cet automne. Pour des raisons pratiques, il a finalement été déplacé au prochain semestre de printemps. Une nouvelle équipe d'organisation s'est constituée, en partenariat avec les associations de faculté et la FAE, afin de créer un événement original et propre à notre université, qui soit ouvert à tou-te-s les étudiant-e-s. On se donne rendez-vous au printemps pour voir le résultat!

Envie d'aider l'équipe d'ici-là? Plus d'infos bientôt sur www.unilive.ch, et d'ici-là par unilive2013@gmail.com. •

MM

MM

MG

EK



Big Brother à la Grange

Matthias Urban et la Compagnie Générale de Théâtre (CGT), en résidence pour trois ans à la Grange de Dorigny, adaptent ce mois-ci l'œuvre de George Orwell, 1984.

Seconde création de la CGT à la Grange, **1984** amorce un cycle issu du travail de la compagnie en résidence. Une collaboration proposée par la Grange à l'issue de la première création de la compagnie à Dorigny (LILIOM), l'année dernière.

Un sujet actuel

La CGT se penchera donc pendant trois ans sur le rôle des médias dans la société et sur la manipulation de l'information en général. Et pour commencer, rien de tel que l'adaptation du roman de George Orwell, qui est entre autres à l'origine du concept de Big Brother bien connu de nos jours. Certes, nous n'avons pas encore de Ministère de l'amour prônant la prohibition des sentiments entre individus. Pourtant, lorsqu'il s'agit de la surveillance omniprésente, l'œuvre écrite en 1948 est souvent citée comme avant-gardiste par les théoriciens travaillant sur cette thématique. En effet, à l'ère d'internet et de la télé-réalité, la notion d'hypervisibilité abordée dans

le roman a pris une importance considérable. C'est donc un sujet très actuel sur lequel la compagnie travaille depuis maintenant environ un an.

Miser sur les humains et leurs rapports sociaux

Mais comment passe-t-on d'un roman à une pièce de théâtre? «Il était important de se sentir libre dans cette adaptation. Qu'est-ce qui est théâtral dans ce monde imaginé par Orwell? Quels sont les éléments de la fable que nous gardons, quels sont ceux que nous abandonnons au profit de notre imaginaire? Il s'est révélé fondamental pour nous d'aborder **1984** sans les technologies que l'on prête d'habitude aux univers futuristes, mais de miser sur les humains, et leurs rapports sociaux. Même la figure abstraite de Big Brother n'est pas centrale dans la



La pièce sera jouée à la Grange du 25 octobre au 3 novembre

pièce!», explique Matthias Urban, metteur en scène de la compagnie.

Autour de la pièce

En tant que théâtre universitaire, la Grange a pour tradition d'organiser

des événements en lien avec la vie académique en parallèle des spectacles. En ce qui concerne **1984**, une table ronde sera proposée le 31 octobre autour de la création de la pièce. L'occasion de débattre du sujet avec Matthias Urban, bien sûr, mais aussi plusieurs intervenants liés à l'Unil: Danielle Chaperon, professeure de littérature française et spécialiste en dramaturgie et science-fiction, Isaac Pante, écrivain et doctorant en sociolinguistique, Nicolas Schaffter, chercheur en SSP et collaborateur Interface sciences-société, et Gianni Haver, sociologue des médias à l'Institut des sciences sociales. •

Séverine Chave

Que devient Zélig?

Nous vous faisons part en avril dernier du déménagement de Zélig dans les nouveaux locaux de Géopolis. L'heure de la rentrée a sonné, il est donc temps de se demander ce que devient le célèbre bar de l'Unil.

Depuis plusieurs semaines déjà les étudiants se pressent aux portes des auditoriums et sont à l'affût des places libres de la cafétéria. Cependant, si les étudiants de première année semblent sereins, les autres ne peuvent s'empêcher de ressentir un certain manque: plus de café à 1 franc, plus de babyfoot, de canapé pour faire sa sieste, de panoplie de bières à choix, ni de collection de BD... Zélig est bel et bien fermé, et Géopolis encore en chantier. «On a su le 18 septembre qu'on pouvait commencer à déménager», explique

l'un des membres de Zélig. Et ce, même si toutes les démarches administratives qui ont dû être opérées par le bar lui-même étaient exécutées dans les temps. Comme par exemple annuler la licence pour vente d'alcool dans les locaux de l'Anthropole pour refaire une demande dans ceux de Géopolis. C'est effectivement, visiblement, suite à des problèmes de communication entre les différentes instances présentes sur le chantier que Zélig n'a pas été en mesure d'ouvrir à la rentrée. «Ils viennent d'apprendre

que le bar doit être relié à l'électricité du bâtiment. Ils croyaient qu'on était autogéré... Genre on vient avec des hamsters qui pédalent...» Sans compter les divers permis d'exploitation des locaux, qui doivent être délivrés en commençant par le cinquième étage (Zélig étant bien sûr au rez-de-chaussée). Un retard qui n'est pas sans conséquence sur la programmation, qui elle est prête depuis mi-août. Pourtant, les habitués sont toujours sur la terrasse de l'ancien local. «Les babyfoots sont déjà là-bas», annonce

l'un d'entre eux. Maintenant que le déménagement a enfin pu commencer, ce n'est plus qu'une question d'efficacité avant que tout soit prêt pour la première soirée. «On est fermé, mais on a besoin d'aide pour tout installer!» A bon entendeur. •

Séverine Chave

La ligne 31

Depuis le 27 août, les transports publics de la région lausannoise ont amélioré leur offre dans l'ouest de la ville. Parmi les nouveautés: la ligne 31 reliant la gare de Renens à Saint-Sulpice en passant par l'Unil et l'EPFL.

Beaucoup d'étudiants se rendant sur le campus en transports publics connaissent la désagréable réalité du M1 bondé aux heures de pointe. Pour la rentrée universitaire, les Transports publics lausannois (TL) proposent une parade aux rames surchargées du métro. En effet, pendant l'été, une nouvelle ligne de bus a vu le jour: elle relie la partie sud de la gare de Renens à Saint-Sulpice et dessert les sites de Mouline, de Sorge et de l'EPFL.

Un arrêt mal signalé

Pourtant, quelques problèmes subsistent encore, notamment autour de l'arrêt Mouline. Comme on peut le noter, cette halte est très importante car elle constitue la seule possibilité pour les étudiants se rendant sur le



Le caractère provisoire de l'arrêt Mouline

site de Dorigny de pouvoir bénéficier de la ligne. L'arrêt du bus est à cet endroit mal signalé, il est donc difficile de déterminer l'emplacement approprié pour attendre le véhicule. Contactée à ce sujet, Valérie Maire, chargée de communication aux TL, répond: «L'arrêt Mouline existe vraiment. Cependant il revêt encore un caractère provisoire à cause des chantiers du nouveau bâtiment Géopolis et du passage sous-voies,

et est signalé dans les deux sens par des panneaux amovibles». Selon la porte-parole des TL, il s'agit d'un arrêt sur demande, il est donc impératif de signaler clairement aux conducteurs son envie de descendre du bus ou d'y monter. Quant à la durée du caractère provisoire de cette halte, Valérie Maire indique qu'elle dépend de l'Unil, qui est le propriétaire de l'arrêt.

Une ligne aussi fréquentée par les écoliers

Autre problème soulevé par l'utilisation de la ligne: sa fréquentation par de nombreux enfants se rendant au collège de la Planta à Chavannes. A ce sujet, les transports publics lausannois assurent qu'écoliers et étudiants appartiennent à deux

catégories différentes d'utilisateurs: «les deux groupes vont systématiquement dans un sens opposé et les horaires ont été établis en fonction de ce problème». Des bus articulés sont également censés circuler sur la ligne, ce qui n'est malheureusement pas encore toujours le cas. Malgré ces quelques difficultés, le bus reste un moyen rapide de se rendre sur les sites des hautes écoles. Néanmoins il faudra probablement attendre plusieurs mois après la rentrée et le retour de la routine des étudiants pour savoir si la ligne 31 est, sur le long terme, une confortable et réelle alternative au M1. •

Cristina Eberhard

L'Unil fait un pas de plus vers le sport et la santé

Le nouveau Centre sport et santé de l'Université de Lausanne et de l'EPFL est à présent opérationnel. Un mois après l'inauguration du bâtiment, L'auditoire s'est plongé au cœur du site sportif de Dorigny.

L'Université de Lausanne serait-elle sur le point de devenir un véritable pôle de la recherche et du développement des sciences du sport? C'est sans doute la question qu'il convient de se poser suite à l'inauguration le 3 septembre dernier du nouveau Centre sport et santé (CSS) sur le site de Dorigny. Equipé de zones de tests et d'entraînement, d'une salle de sport pour les disciplines de base du sport universitaire et d'une salle polyvalente pour les activités physiques modérées, le bâtiment dénote la ferme volonté de promouvoir le mouvement et la lutte contre la sédentarité sur le campus.

Satisfaire la demande des étudiants...

Pour Georges-André Carrel, responsable des sports universitaires, deux constats forment la base du projet:

«En premier lieu, nous avons pu remarquer le succès incontestable des nonante disciplines composant les sports universitaires.» Ainsi les nouvelles infrastructures abriteront notamment les activités physiques modérées telles que le yoga. Mais la construction de ce centre répond également à l'attente des étudiants qui adoptent aujourd'hui plus qu'hier une approche qualitative de l'activité physique. «Les salles de sport n'ont plus rien à voir avec les usines à transpiration des années 1980. Aujourd'hui les étudiants se posent des questions magnifiques dans leur pratique: pourquoi dois-je pédaler à une intensité donnée? Ou encore, en quoi soulever dix fois cette charge-ci me sera plus bénéfique que de ne pousser qu'une seule fois celle-là? Nous voulons leur apporter une réponse», souligne G.-A. Carrel.

... et développer une recherche expérimentale de qualité

Outre les multiples avantages qu'il offre à la communauté estudiantine, le CSS se veut également exemplaire dans le domaine de la recherche. Ses trois laboratoires permettent notamment au groupe de recherche de l'Institut des sciences du sport (ISSUL) d'étudier les locomotions sportives et les déterminants physiologiques, biomécaniques et neuromusculaires de la performance sportive. Grégoire Millet, professeur à l'ISSUL, ne cache pas les ambitions qui découlent directement de la construction du centre: «L'intégration de ces laboratoires au sein du complexe sportif universitaire nous permet d'envisager des collaborations avec les praticiens les plus avertis. Pour autant bien sûr qu'ils souhaitent mettre en œuvre à Lausanne ce qui a

été développé depuis plusieurs années dans les pays les plus innovants sur la scène internationale, comme l'Australie ou la Grande-Bretagne.» Pourtant, cet élan en direction de l'excellence en matière de sport ne saurait prendre réellement un sens concret sans parler d'avenir. C'est pourquoi Georges-André Carrel ne compte pas en rester là, et émet deux vœux pour la suite des événements: améliorer les infrastructures extérieures et décentraliser le centre sportif, c'est-à-dire créer un espace fitness à l'EPFL, au Géopolis et au CHUV. Une question reste malgré tout en suspens: à quand une piscine olympique sur le campus? •

Quentin Tonnerre

Agenda

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Massages assis gratuits	Anthropole	9 octobre 13h30-17h
Festival Point. Virgule,	Grange de Dorigny	9-11 octobre
Séance Tandem	Anthropole 1031	10 octobre 18h-20h
Colloque «Enfants de migrants»	Château de Dorigny	19 octobre 9h-17h15
Colloque «Cheval dans la culture médiévale»	Anthropole	25-27 octobre
1984	Grange de Dorigny	25 octobre-3 novembre
Atelier «Etudes, stress et alimentation»	Ferme de Dorigny	1 novembre 12h15-13h45
KoQa Beatbox	Zelig	1 novembre 20h



Rencontre sur les Creative Commons
25 octobre 15h15-19h
Forum du Rolex Learning Center

Cette année, les licences Creative Commons fêtent leurs 10 ans. A cette occasion, la bibliothèque de l'EPFL organise dans ses murs une rencontre sur le sujet. La discussion permettra une meilleure appréhension des enjeux du numérique en lien avec les problématiques de création et de diffusion. La rencontre reviendra également sur les différentes utilisations qui peuvent être faites des licences ainsi que sur les manières d'appréhender leur fonctionnement. •

En ville

Événement	Lieu	Date
Freaks, la monstrueuse parade	Musée de l'Elysée	21 septembre-6 janvier
Cycle Ramuz/Stravinsky	CityClub Pully	4 octobre- 2 novembre
Caravan Palace	Les Docks	5 octobre
Chœur Callirhoé	Palais de Rumine	5 octobre 20h
Bourglywood	Le Bourg	6 octobre
Les 20 ans du Bleu	Bleu Léopard	8-14 octobre
The end of Time	Cinéma Bellevaux	Dès le 17 octobre
LUFF	Cinémathèque	17-21 octobre
Notre Père	2.21	18-21 octobre
Heidi Happy	Le Bourg	19 octobre
Tame Impala	Les Docks	27 octobre
Crime and the City Solution	Les Docks	28 octobre
Jazz Onze +	Casino de Montbenon	29 octobre-4 novembre



L'auditoire fête ses 30 ans
11 octobre dès 20h30
Le Bourg

En 1982 naquit Couleur 3, mais aussi *L'auditoire!* Le journal des étudiants de l'Unil et de l'EPFL fête donc ses 30 ans cette année, bien que ses rédacteurs soient encore loin d'égaliser son âge; et s'il n'annonce pas les arrêts du M2 comme ses illustres confrères, rien ne l'empêche de célébrer en pompe festive son anniversaire au Bourg. Pas de jeux littéraires rébarbatifs, ni de parties de Scrabble sinistres... A l'affiche, Real et KoQa Beatbox pour deux concerts de folie. Rejoignez-nous, vous êtes invités! •



Rencontre avec le directeur de Swiss Films

Lors du Festival del film Locarno, nous sommes allés à la rencontre de Micha Schiwow. A l'occasion d'une conversation (presque) improvisée, nous avons discuté du rôle de Swiss Films et des problématiques actuelles du cinéma helvétique.

La production culturelle suisse est belle et bien vivante, mais garde un statut ambigu. La taille modeste de notre pays et ses frontières linguistiques imposent au champ artistique – comme d'ailleurs à d'autres domaines – un fonctionnement particulier. Qu'en est-il du milieu cinématographique?

Faire connaître le cinéma helvétique

Swiss Films, agence de promotion du cinéma helvétique, n'agit qu'au bout de la chaîne de production, ne finance pas les réalisations mais aide à la diffusion des films une fois terminés. Directeur du Centre suisse du cinéma depuis 1998, Micha Schiwow participe dès 2004 à la formation de cette nouvelle association, succédant aux premières institutions nées sous l'impulsion des cinéastes du nouveau cinéma suisse. Dans les années 1970, des réalisateurs comme Alain Tanner ou Claude Goretta – pour ne citer qu'eux – commencent à imposer le cinéma helvétique à l'étranger. Ceux-ci manquent cependant de moyens pour diffuser leurs films hors des frontières. A l'époque et comme aujourd'hui, la promotion internationale revêt une importance primordiale.

Financée à près de 80% par la Confédération, le reste étant tiré de fonds régionaux publics, ainsi que de privés, l'équipe de Swiss Films compte une quinzaine de collaborateurs. Si les contributions financières sont évidemment nécessaires, le rôle de Swiss Films est de mettre en relation active les différents acteurs du milieu cinématographique. Profitant de ses réseaux, l'agence organise notamment toute une série de programmes pendant l'année. Un peu partout dans le monde, Swiss Films met sur pied, dans les festivals ou dans les cinémathèques, des cycles dédiés à certains cinéastes

suisse. Dans ce cadre, les festivals internationaux sont de véritables showrooms lors desquels il incombe à Swiss Films de promouvoir des films que l'association aura préalablement choisis. Car dans le monde impitoyable de l'industrie cinématographique, il n'est pas rare qu'un film soit déjà vendu avant même d'être fini, cela afin – comme nous l'explique M. Schiwow – de palier au problème récurant du manque d'argent. Pour notre interlocuteur, l'un des principaux problèmes du manque de financement du cinéma suisse provient du fait que les films recevant de l'argent sont ceux avec lesquels les investisseurs prennent à priori le moins de risques. L'audace est alors mise de côté. Et lorsque la réalisation d'un film arrive tout de même à son terme, il ne reste bien souvent plus assez d'argent pour assurer une promotion convenable. Bien que caricaturale, cette comparaison donne à réfléchir: aux Etats-Unis, selon M. Schiwow, on consacre entre 40 et 50% du budget d'un film à sa promotion; en Suisse, seulement 10% environ. Pour Swiss Films, cette situation est doublement pénalisante. Non seulement les films ne bénéficient en général que de peu de visibilité, mais en plus, s'ils ont du succès, celui-ci n'est pas exploité. Selon Micha Schiwow, un réalisateur qui obtient une large reconnaissance, devrait profiter de cette récente audience pour sortir son prochain film dans les deux voir trois années suivantes. Or, le cinéaste doit souvent attendre entre sept et dix ans pour trouver les fonds nécessaires. Etonnamment, la composante commerciale serait trop souvent négligée par les réalisateurs eux-mêmes. Surfant indéfiniment sur la vague d'un succès, il manquerait à ceux-ci une vision américanisée de la chaîne de production cinématographique. Dans une telle optique, le succès



M. Schiwow, directeur de SWISS FILMS

n'est qu'une passe qu'il s'agit d'utiliser au mieux afin de produire plus. Une logique souvent à cent lieues des considérations d'un cinéma dit d'«auteur».

«Les Romands sont condamnés à faire du cinéma d'auteur»

Lorsque l'on évoque les différences entre le cinéma romand et suisse-allemand, il apparaît que nos compatriotes d'outre-Sarine bénéficient de possibilités plus étendues. De par un bassin de population plus faible, signifiant par là un nombre de spectateurs potentiels restreint, les films romands ne peuvent économiquement se passer du marché français. Selon Micha Schiwow, «les Romands sont condamnés à faire du cinéma d'auteur». En effet, nos films dits «commerciaux» ne soutiendraient pas la compétition avec les fictions françaises. Dans l'Hexagone, l'industrie cinématographique bénéficie d'un apport financier non négligeable: la TSA (taxe spéciale additionnelle) que chaque spectateur paie avec son billet d'entrée. Les films d'auteur ont ainsi une meilleure chance de s'imposer à l'étranger, le public francophone étant plus friant de films atypiques suisses-romands que de fictions à petit budget. Bref, dans un tel contexte le vocable d'«industrie» du cinéma trouve tout son sens. •

Aline Fuchs, Brian Favre

CityClub Pully

Coup de projecteur sur un cinéma original et indépendant de la région.

A dix minutes en bus de la gare de Lausanne, dans un immeuble qui ne paie pas de mine, il suffit de pousser la porte pour trouver un petit coin de paradis pour les cinéphiles. Le CityClub, alors cinéma commercial, ferme en mars 2011 après des années de vie précaire. Qu'à cela ne tienne, l'association du même nom, active depuis déjà quelque temps, ne laisse pas tomber l'affaire. Grâce à la motivation de ses membres, le lieu est ouvert de nouveau en septembre 2011 sous la forme d'un cinéma indépendant.

Le CityClub est un lieu polymorphe. Désireux de proposer aux spectateurs plus qu'une séance de cinéma, des soirées sont organisées avec concerts, invités et débats-conférences. La programmation, elle, est aussi très diverse: chaque mois, le CityClub lance une nouvelle sélection thématique, avec des cinématographies du monde entier et des films contemporains comme plus anciens. Dès le 5 octobre débute une programmation autour d'un film de Philippe Béziat: *Noces-Stravinsky/Ramuz*. Le public pourra y voir également deux films basés sur des romans de Ramuz – l'un de Claude Goretta et l'autre de Francis Reusser –, ainsi que *Coco Chanel & Igor Stravinsky*, sorti en 2009.

A bon entendre: le CityClub recherche des bénévoles pour son bar et pour l'accueil du public. Pour faire partie de cette belle équipe, écrire à info@cityclubpully.ch! •

Aline Fuchs

Quand art et design s'invitent en plein centre-ville

Depuis 1995, l'Espace Saint-François (ESF) met en valeur par ses expositions l'art contemporain romand. L'auditoire vous propose de découvrir cette galerie dynamique située au cœur de Lausanne.

Il existe des lieux dans la capitale vaudoise devant lesquels on passe tous les jours, mais dont on ignore souvent beaucoup. C'est le cas de la galerie ESF, située au premier étage d'un immeuble de la place Saint-François.

Une galerie en plein mouvement

Pourtant cet espace dédié à l'art contemporain a déjà une longue histoire. Depuis sa création, en 1995, le lieu s'est toujours appliqué à promouvoir l'art plastique romand. En 2008, l'espace s'ouvre au design avec l'arrivée de Patricia Lunghi, nouvelle collaboratrice spécialiste en la matière. Quatre ans plus tard, la galerie continue de bouger tout en gardant son esprit d'origine: «Nous voulons dynamiser notre image,



notamment grâce à un nouveau site internet et à un nouveau logo», explique Marie-France Hari, une des responsables et fondatrices d'ESF. Le logo en question, représentant quatre E retournés et entrelacés comme pour former un nuage ou une fleur, est d'ailleurs représentatif du nouveau dynamisme de la galerie et de ses multiples facettes. ESF est en effet également actif dans le

webdesign et l'organisation d'événements privés: «Les gens nous font part d'un projet lié à nos domaines d'activité, nous les aidons ensuite à organiser leur événement et leur fournissons un lieu dans la galerie», souligne Marie-France Hari.

Un espace spacieux et lumineux

En plus de la salle de réunion très lumineuse donnant sur la place Saint-François qui accueille les événements privés, la galerie est composée de deux grandes salles d'exposition; leurs murs blancs et la lumière naturelle qui les éclaire sont particulièrement propices à la mise en valeur des œuvres. Depuis la création de l'espace, plus de 150 expositions ont été montées dans ce cadre. Début septembre,

l'exposition «Eros et Thanatos», réalisée par les photographes Emilie Muller et Erol Gemma, proposait une réflexion sur l'identité visuelle de notre société. Puis, du 26 septembre au 19 octobre la galerie accueillera «Mais enfin, qui êtes-vous», une exposition collective sur invitation de Nicolas Delaroche.

Après la mise en place des nouveautés qui caractérisent cette rentrée 2012, c'est donc avec beaucoup d'enthousiasme et de projets que les trois collaborateurs de la galerie ESF amorcent la suite de leurs activités. •

Cristina Eberhard

Marc Aymon, un troisième album

«vraiment moi»

Le troisième album de Marc Aymon vient de sortir dans les bacs. Ecrit entre le Valais et les grandes étendues d'Amérique, il revient avec émotion sur un voyage, et des rencontres. Retour sur cette aventure.



L'histoire de cet album commence il y a à peine plus d'un an. Marc Aymon, épris de grands espaces, s'envole pour une traversée de l'Amérique, seul avec sa guitare. De New York à San Francisco, il voyage au rythme des rencontres, logeant chez l'habitant en échange de quelques morceaux. «J'avais envie de trouver des choses authentiques, au niveau musical aussi», explique le

chanteur. C'est ainsi qu'il fait la rencontre de Captain Luke, un mythique bluesman à la voix éraillée par le temps qui l'accompagnera sur un des morceaux de l'album. Dans le même esprit, il se rendra à Nashville, au studio Ocean Way, une église reconverte qui a vu passer les plus grands noms du folk, de Sheryl Crow à Paul Simon. Marc Aymon réussit à convaincre le directeur d'enregistrer son disque là-bas.

Quelques mois plus tard, il retourne ainsi aux Etats-Unis y enregistrer un troisième album. Pour ce faire, il s'entoure des meilleurs: Chad Cromwell, Michael Rhodes ou encore Dan Dugmore. Le pari est d'enregistrer en deux jours la dizaine de titres qui compose le disque. Résultat: un enregistrement ambitieux, nourri par les anecdotes du voyage et la sincérité de l'urgence.

«Je voulais éviter les clichés, nous raconte l'artiste. Le voyage est surtout dans le son du disque. Mais on a voulu éviter le piège du country. L'Amérique, c'est juste histoire de donner une couleur, une saveur particulière.»

Ainsi, si certaines anecdotes et le son si caractéristique de la pedal steel transportent dans un univers à la Eddie Vedder, le disque n'en perd pas sa touche *Frenchie*. Car si ce disque trouve sa saveur dans le récit d'un road trip, il n'en est pas moins le fruit de plusieurs années d'expérience. *Le voyage avec toi est si beau*, ne renvoie ainsi pas, comme son titre pourrait le faire croire, au périple américain, mais à une rencontre faite dans un train suisse, il y a plusieurs années. «Je pense qu'on s'est aimés pendant deux heures» se souvient Marc Aymon. «Un jour,

elle m'a envoyé une lettre avec le texte de cette chanson.» Il le mit en musique. On retrouve également l'amour du chanteur pour la poésie, qu'il partageait déjà dans ses premiers albums à travers une reprise de poèmes d'Apollinaire ou de Vicente Aleixandre.

Ce n'est donc pas un hasard si Marc Aymon a choisi de faire de cet enregistrement un album éponyme. «Ce disque, j'ai l'impression que c'est vraiment moi. J'ai donc d'autant plus envie qu'il marche, parce que ça voudrait dire que je peux être moi-même, qu'on m'accueille comme ça, malgré mes défauts.» Une création à découvrir dès maintenant chez tous les bons disquaires. •

Céline Brichet

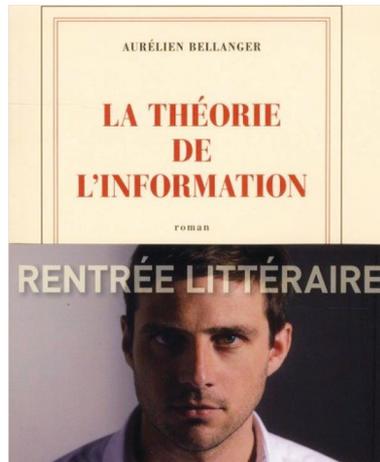


Chef d'œuvre d'érudition, défaite du roman

Événement de la rentrée littéraire, Aurélien Bellanger, 32 ans, auteur d'une monographie sur Houellebecq, publie un premier roman : *La Théorie de l'information*. En comparaison à son mentor, Bellanger fait pâle figure. Son livre ne séduit pas.

Dans un entretien accordé au *Ring* en 2010, Houellebecq déclarait, au sujet de l'équilibre romanesque: «La culture philosophique ne nuit pas, mais il faut que quelque chose de plus violent domine.» C'est ce «quelque chose de plus violent» qui peine à exister dans le roman d'Aurélien Bellanger.

Le projet ne manquait ni d'ambition ni d'originalité: retracer l'évolution de l'informatique sur les trois dernières décennies, de l'invention du minitel au web 2.0. De ce point de vue, le pari est réussi. Mais n'attend-on pas autre chose d'un roman qu'un exposé, si brillant soit-il? Le personnage principal, Pascal Ertanger, dont l'histoire individuelle, de manière un peu forcée, scande le destin collectif, n'a rien d'attachant, à tel point que le



lecteur peut, au détour d'une page plus abstraite ou plus ennuyeuse que les autres, phénomène non rare, se désintéresser de lui. A part l'effet

d'étrangeté produit par les interludes philosophico-scientifiques – ou comment noyer le roman dans une eau qui l'alimente déjà en grande partie – et la métaphore religieuse, malheureusement aussi peu exploitée que recherchée, le récit suit une trame linéaire sans sursauts ni analepse, autrement dit sans surprise.

Nous aimons l'hybridation en littérature, mais pour qu'il y ait hybridation encore faut-il un matériau plus classique qui fasse contraste. Où sont les scènes dialoguées qui donnent du rythme à la narration et corps aux personnages? Où est le discours indirect libre qui permet de traverser les esprits? Où sont passés les adjectifs, marqueurs de subjectivité dans la langue? L'article du personnage secondaire Xavier Mycenne

aurait pu être intéressant, s'il n'empruntait la même voix, objective et factuelle, que celle du narrateur. Nous défendons l'idée d'une littérature qui nous renseigne sur le monde, mais pas à la façon d'une compilation Wikipédia.

La Théorie de l'information n'a pas la complexité, le souffle, le burlesque, la noirceur, le scandale (au sens étymologique), la poésie des grands textes houellebecquiens. Aurélien Bellanger a écrit sans le souci du lecteur, celui-ci passera son chemin. •

Samuel Estier

On a testé pour vous: les animations de la Nuit des musées

Le 22 septembre, la Nuit des Musées s'est déroulée dans la capitale vaudoise, amenant avec elle son lot d'animations insolites. On a testé pour vous...

Pause hamac

Le Musée de la main conviait les visiteurs à se détendre dans une installation de Lynn Pook et Julian Clauss. Confortablement installées dans des hamacs, boules Quiès dans les oreilles, un son plutôt désagréable commence à se faire entendre. Puis viennent des picotements aux mains de plus en plus intenses. Progressivement, tout le corps devient une caisse de résonance jusqu'à une impression d'effervescence (comme si l'on était heurté par des bulles ou des sabres laser, suivant les sensibilités). Dix minutes plus tard, à la fin de notre sieste, nous apprenons que l'ensemble de ces sensations étaient provoquées par une septantaine de haut-parleurs posés directement sur notre peau. Une pause inhabituelle mais tout de même relaxante.

Visite bilingue

A la collection de l'Art brut, nous suivons une guide à travers l'exposition. L'originalité de cette visite réside dans la présence d'une interprète en langue des signes. Cette collaboration avec la Fondation Procom et la Fédération suisse des sourds est un franc succès: plus de la moitié du public est sourde-muette et interagit volontiers avec la guide par l'intermédiaire de l'interprète. Pour nous, observer ces dialogues est une expérience plaisante de par la beauté des gestes.

Musée olympique: initiation aux sports disparus des JO

A l'heure où nous passons à Ouchy, les gens semblent eux aussi avoir disparu.

«Vous avez réservé l'appartement?»

L'exposition temporaire du Musée romain de Vidy revisite un appartement au gré des superstitions antiques et modernes. Lorsque nous poussons la porte, nous nous faisons interroger: «Vous avez réservé l'appartement?». Intrigante entrée pour la plupart des visiteurs, qui, surpris, ressortent. Avant de se faire réinviter par l'acteur, qui se fait passer pour un locataire floué par le musée. Il entraîne alors les visiteurs dans une vraie fausse visite guidée, mêlant des anecdotes personnelles aux historiques. Fous rires garantis d'une porte à l'autre. •

Alice Chau, Cristina Eberhard

La Nuit des musées s'est réinventée sur le thème de la nuit

Denis Pernet, nouveau directeur de la manifestation, a opéré un véritable retour aux sources pour l'édition 2012. En effet, cette année, l'accent a été mis sur le travail d'animation organisé par les différents musées lors de cette nuit spéciale, en proposant, par exemple, des inaugurations d'exposition. Le thème démontre également la simplicité visée par l'événement: en 2012 c'est la nuit qui a été choisie comme fil conducteur de la manifestation. Les affiches déclinées autour de ce thème et élaborées par le bureau de graphisme Schönhherwehrs sont le résultat d'un procédé spécial: le bleu nuit qui est la couleur dominante de l'affiche a été obtenu par le mélange de quatre encres fluos.

Chroniques Deluxe

Musique, cinéma, littérature, bande dessinée, sites internet... *L'auditoire* vous propose à chaque numéro de découvrir quelques perles rares. De la culture à consommer sans modération.

Dernière Arme **Sim's**

L'heure est à la maturité pour le rappeur jurassien Sim's, alias Simon



Seiler. Après la sortie de l'album *Dernière Arme* en avril dernier, l'artiste a présenté son second clip, qui ajoute une dimension nouvelle aux paroles de la chanson *30*. Un son, un texte et des convictions qui font mouche, un agrégat terriblement efficace à l'oreille. Telle est la recette de Sim's, celle qui lui a notamment permis de conquérir le Reprézet Award du meilleur texte de l'année 2011 pour son morceau *Qu'ils m'entendent*. L'album *Dernière Arme*, qui fait suite à cette consécration, ne semble pas être un simple recueil supplémentaire qui s'ajouterait à la discographie du chanteur et de son groupe. C'est sans doute là l'apogée d'un parcours plein d'humilité, la quintessence d'un talent et le paroxysme même du parangon de la persévérance. Outre un rythme entraînant et des paroles engagées, Sim's nous fait avant tout partager son amour de la langue de Molière et du verbe bien choisi. Tout un programme à écouter sans modération. Quant à son dernier rendez-vous, il n'était autre que le vernissage de la compilation *DownTown Boogie* en direct des studios de Couleur 3. •

Q.T.

Hommage à Audrey Hepburn **Cinémathèque suisse**

Lors du mois de septembre, une exposition organisée en marge du programme de la Cinémathèque suisse rend hommage à la grande Audrey Hepburn, feu l'actrice bien-aimée de *Vacances romaines* (1953). Pour les Suisses-Romands, elle n'est pas qu'une actrice hollywoodienne quelconque. En effet, elle a vécu la moitié de sa vie à Tolochenaz (VD); pratiquement une Suisseuse, non? C'est en son honneur que la cinémathèque offre l'opportunité de redécouvrir l'immense plaisir que procurent ses films. Une collection exposée au Musée Forel rassemble en outre des photos appartenant aux archives de la cinémathèque. A partir



de ces films et ces photos, son parcours dans le monde du cinéma est retracé: de ses débuts magiques à Rome pour le film de William Wyler *Vacances romaines* à sa popularité sans pareille à Tokyo, en passant par les merveilles de Paris dans *Sabrina*, la boutique de Tiffany's à New York, et son Eliza Doolittle dans les bas-fonds de Londres. Ainsi, la douce Audrey, elle-même d'origine multi-ethnique, a gagné les cœurs des gens; peu importe de quelles ville, langue, ou race. •

M.M.

Destruction massive **Jean Ziegler**

Une œuvre poignante et richement documentée, c'est ce qu'a tenté de produire l'écrivain genevois. Rapporteur spécial des Nations Unies pour le droit à l'alimentation durant huit ans, Ziegler s'est confronté à la faim aux quatre coins



de la planète. Il nous en propose un récit brut mais efficace pour rendre compte de l'étendue du problème. Le livre est structuré en six parties, qui remontent d'abord aux origines historiques de la faim, avant de faire l'état de la situation actuelle. Car aujourd'hui, c'est bien l'opposition entre organisations nongouvernementales et puissances multinationales et/ou étatiques qui détermine la répartition des ressources alimentaires. A travers des épisodes vécus par l'auteur, celui-ci met en lumière la prédominance de l'intérêt économique sur le marché et ses conséquences désastreuses sur des populations affamées. Si le ton de l'œuvre se veut clairement dénonciateur, voire accusateur, Jean Ziegler en profite pour "réveiller les consciences" et rendre hommage à ceux qui se sont déjà battus pour la même cause avant lui. •

V.Z.

The Bourne Legacy **Tony Gilroy**

La quatrième partie de l'une des sagas de cinéma d'action hollywoodien ayant remporté le plus de succès ces dix dernières années est déjà en salles en Suisse. *The Bourne Legacy* (Jason Bourne : L'héritage), ne compte pas, malgré ce titre, la présence du superagent joué par le charismatique Matt Damon. A sa place, nous découvrons le superagent Aaron Cross, interprété par Jeremy Renner (*The Hurt Locker*). Il recherche désespérément un remède qui lui permettrait d'être plus fort, plus agile, plus rapide et plus intelligent. Pour cette mission, il est aidé par la Dr Marta Shearing (Rachel Weisz), qui en sait trop pour



son propre bien. Cela la transforme en cible militaire de la CIA, une chasse humaine dans laquelle un familier mais ferme Edward Norton tient le rôle de chef. Le film est écrit et réalisé par un vétéran de la saga, Tony Gilroy, qui avait écrit les trois volets précédents et nous livre un film très bien photographié, avec des personnages cohérents et bien interprétés. Mais cette suite est-elle nécessaire? Probablement pas. Car si un personnage à la mesure de Jason Bourne est offert aux fans de la saga, le héros ne possède pourtant pas le charme innocent de son prédécesseur, qui, durant les trois premiers films, se bat pour retrouver sa mémoire, et découvrir qui il est vraiment sans être pleinement conscient de ses capacités. Si vous aimez les bonnes courses-poursuites et les combats à mains nues, ce film est fait pour vous! •

R.P.



Le courrier des lecteurs

Extraits choisis parmi le courrier envoyé à *L'auditoire* ces dix dernières années.

Je me permets de vous écrire, pour vous demander de ne plus nous envoyer votre journal.

J'avoue être en désaccord complet avec tout son contenu, et je trouve inadmissible que ce journal soit envoyé à tout étudiant, car s'il représente peut-être l'état d'esprit et l'immoralité des étudiants en lettres, ce n'est pas le cas de toutes les autres sections. J'espère que certains jeunes ont tout de même gardé un peu de bon sens et de morale chrétienne.

15 mai 2002



De LeCafignon Journal <Journal.LeCafignon@unine.ch> ☆
 Sujet **Félicitations** 29.05.2012 12:58
 Pour L'auditoire ☆ Autres actions ·

De réels applaudissements virtuels pour votre dernière édition! Un édito tranchant, un dossier plus qu'intéressant, tout en conservant votre cynisme sur des articles graves teintés d'humour. Pour ma part, de loin votre meilleur numéro. En espérant que vos plumes laissent leur trace comme dans les années de gloire de *L'auditoire* il y a 20 ans et au plaisir de lire votre prochain tirage,

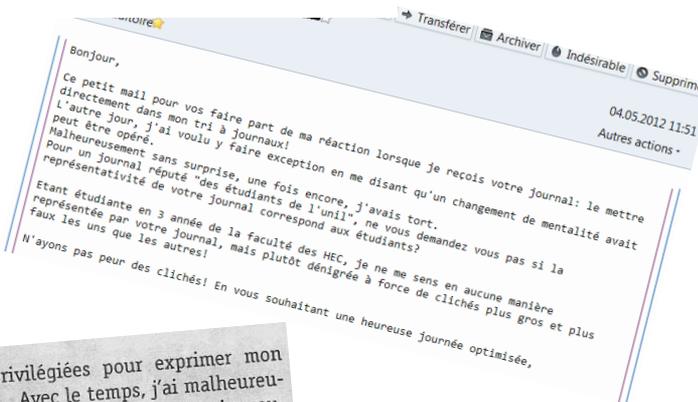
Michael Chrusciel
 Rédacteur en Chef

Le Cafignon
 Journal des étudiant-e-s de l'UNINE
 Avenue du 1er Mars 26, Bureau D.57
 2000 Neuchâtel

www.unine.ch/cafignon
 Page Facebook: <http://www.facebook.com/?ref=logo#/pages/Le-Cafignon/10374180968510>

Tant que tu resteras rebelle, frais, politiquement incorrect et constructif, je m'engage à te verser des sous, quand j'en aurai. J'ai changé d'adresse!

10 décembre 2004



Je profite de ces quelques semaines privilégiées pour exprimer mon mécontentement à propos de *L'auditoire*. Avec le temps, j'ai malheureusement pu constater que les articles se classaient en deux catégories seulement. Premièrement, ceux dont le point de vue et le manque d'objectivité, non flagrant mais toujours présent, font penser à de la propagande digne d'un parti d'extrême gauche. Deuxièmement, ceux dont le sujet et leur développement ne peuvent intéresser que la même minorité de personnes. Les exemples sont nombreux, soit environ un par page.

Avril 2001

Messieurs,
 Extrêmement déçu par la médiocrité de votre journal qui révèle l'inactivité destructrice dont souffrent certains étudiants, je ne veux plus recevoir votre "journal". (...)
 Blaise Bourban

Donnez-nous votre avis

A vous d'aider *L'auditoire* à restaurer une tradition perdue

La tradition du courrier des lecteurs est née en même temps que la presse écrite. Il fut un temps où le fait de voir sa propre prose publiée parmi les pages que l'on a l'habitude de lire comportait une dimension plutôt glorieuse. Du côté du journal, l'éloge autant que les reproches permettaient de donner un aperçu de la réception du papier, de montrer que la rédaction prenait en considération les critiques et était à l'écoute de ses lecteurs.

Voir sa propre prose publiée...

À l'heure des sites web, l'habitude du commentaire en ligne a pris le dessus sur la lettre manuscrite. Plus rapide, anonyme, celui-ci séduit par sa facilité et son manque de risques.

A vous!
L'auditoire aimerait raviver la tradition déchue du courrier publié avec l'aide de son lectorat. Sentez-vous donc libre de nous écrire, par e-mail ou courrier postal, et nous serons très heureux de publier vos écrits, critiques, remarques, suggestions, insultes ou éloges!

Pour vous aider en cas de panne d'inspiration, nous publions ci-contre quelques exemples du courrier qui a pu nous parvenir ces dernières années.

Séverine Chave

Ecrivez-nous par mail à:
auditoire@gmail.com

Ou par la poste à
 L'auditoire
 Internef - Bureau 149
 Unil - Dorigny
 1015 Lausanne

HAUTES-ÉCOLES

Vous n' imaginez pas ce que le Net peut faire pour vous!

Par souci d'économie, le programme des cours de Lettres n'est plus imprimé. La solution de rechange via Internet pose problème.



Dolly s'insurge...

Conscientieux, j'avais décidé d'organiser la planification hebdomadaire de mes prochains cours genre tip top. On m'avait dit que par mesure d'économie, le Rectorat renonçait à publier cette année sa brochure «horaire des cours 97/98». Vu la gabegie de l'an dernier, quand pour 10 balles on n'avait droit qu'à une version provisoire du fameux programme, la mesure paraissait salutaire. D'autant plus que le nouveau programme serait, m'a-t-on dit, disponible sur le net, via le site de l'Uni. Je m'étais dit chouette, le temps est au réseau, à l'information virtuelle, tout ça. Je dus rapidement déchanter.

Premièrement, sur la page Unil, je défie quiconque de trouver le programme très habilement dissimulé sous l'entrée «Décanat», deuzio le format choisi pour son enregistrement implique l'utilisation d'un programme à télécharger (offert gratuitement par la société Adobe) et pour lequel mon modem nécessitait 1 heure 35 de liaison. Une prise d'otage payante que je me refusais de cautionner. Prenant mon mal en patience, j'optais pour une solution résolument vieux jeu et me rendis sur place.

Dans les cœurs de section, l'adresse exacte de la page web était affichée en gros caractère (<http://www.unil.ch/dlett/horaire.html>)

et la secrétaire compréhensive de m'indiquer le numéro d'une salle d'informatique au quatrième étage. Là, impossible d'ouvrir la page sous le fallacieux prétexte que le server does not have a DNS entry. Comme je ne sais comment checker the server name in the location URL et qu'en plus les imprimantes sont payantes, je m'en vais supplier le bureau d'information des étudiants où l'on m'invite à recopier les programmes affichés sur les panneaux d'informations. Devant tant de bon sens, la politesse serait de s'incliner. Malheureusement, le bureau est submergé de requêtes identiques à la mienne. C'est alors qu'une solution plus en phase avec notre monde moderne est trouvée: la photocopieuse. La secrétaire se plie en quatre et met à disposition une pile de pages qu'elle prie de bien vouloir ramener une foi copiées.

N'y a-t-il pas une certaine absurdité dans ces ratages d'organisation? Au nom du principe d'économie, on en arrive à oublier des solutions toutes simples comme la mise à disposition dans les cœurs de section ainsi que dans des présentoirs de programmes de cours, sections par sections. Pour les nouveaux étudiants qui, si ma mémoire est bonne, doivent lors de l'immatriculation informer de leur choix de branches, serait-il aberrant d'émettre l'hypothèse qu'on leur envoie ces pages directement par la poste? C'est sûr les timbres seraient payants! Reste la distribution manuelle lors des séances d'info. N'est-elle pas un peu tardive pour permettre une planification sérieuse?

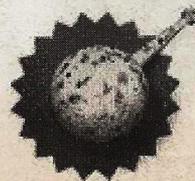
A moins que ces tracas ne visent à d'autre buts? Compliciter la tâche des étudiants! Voyons, vous n'y pensez pas?

DAVID D'ANDRES

Fréquence Banane, médiateur de l'EPFL et de l'UNIL?

Née en 1993, l'association d'étudiants persiste et signe: ce sera la première radio étudiante indépendante de Suisse.

C'est tout d'abord au sein de feu Radio Acidul' que Fréquence Banane (FB) eut l'opportunité de proposer une série d'émissions concernant le monde universitaire. Avec une demi-heure d'émission quotidienne, l'enjeu était en premier lieu de faire connaître au public le monde bouillonnant mais méconnu des hautes écoles, ce qui est l'un des buts premiers de l'association. Les émissions, entièrement réalisées par des étudiants, permettaient aussi (surtout?) aux étudiants de l'UNIL et de l'EPFL de se familiariser avec un média de plus en plus prisé: il suffit d'observer la multitude de radios locales qui fleurissent depuis dix ans dans tout le pays.



devoir disparaître en laissant FB sans moyen de diffusion, pendant que la française Nostalgie s'appropriait la fréquence 102.8 FM (lire l'encadré).

Mais FB ne baisse pas les bras, elle poursuit ses activités associatives sous la forme de serveur téléphonique (le 8880) ou de bar (Balélec, Artiphys) et collabore avec le Centre de formation des journalistes. Et, dernièrement, elle soumet aux recteurs de l'UNIL et de l'EPFL ainsi qu'à l'Office fédéral de la communication (OFCOM) ce qui constitue peut-être son plus beau projet: un émetteur sur le site universitaire de Dorigny, accédant ainsi au titre de radio de campus. Certes, l'affaire ne fut pas aisée, il fallut convaincre les uns et les autres de l'utilité d'une telle radio, trouver des subsides auprès des deux fédérations estudiantines. A présent, la balle est dans le camp des étudiants: Fréquence Banane accueille et forme; et surtout, elle est un tremplin pour tous ceux qui désirent entrer dans le monde des médias.

NICOLAS ZEITOUN

Fréquence Banane: tél. 693 40 25

Ah, l'administration...

L'OFCOM est l'organe étatique qui gère les médias. Fréquence Banane a fait appel à ses services afin de réaliser son projet. C'est là que ça se gâte: l'OFCOM n'est pas pressé, un seul fonctionnaire est attaché aux attributions de fréquences. Ce qui veut dire qu'il est débordé et, pour FB, que les choses traînent. Jusqu'à présent, la radio estudiantine n'est pas, dit-on, une priorité!

Que penser de ce même OFCOM, condamnant l'attitude conquérante des radios françaises, mais laissant Nostalgie s'emparer de la fréquence 102.8 FM, alors que l'entreprise française ne possède que 20% des parts de marché de feu Acidul'? C'est dire la pagaille juridique franco-suisse en matière de radio. En attendant, la fréquence de 107 FM est inutilisée...

Au secours!!!



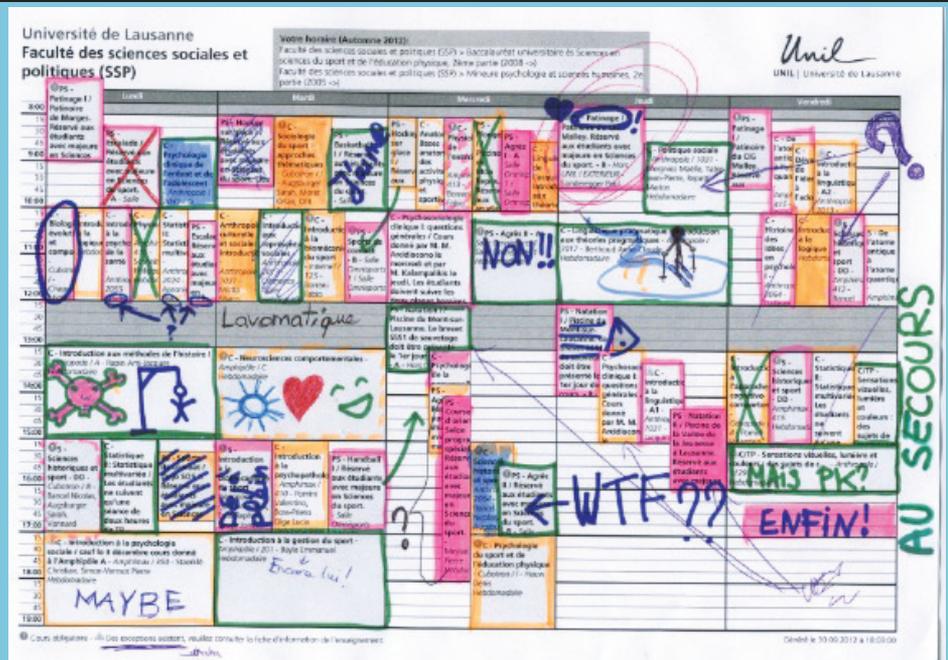
Chien Méchant Méchant

L'université, j'y suis enfin! C'est une nouvelle vie d'adulte qui s'annonce! Je suis grand, pubère, et je serai bientôt intelligent. Fini les tracasseries d'un monde résolument enfantin (devoir non fait, remarque dans l'agenda, petits papiers jaunes de justification d'absence), je passe la porte d'un lieu rationnel et voué à la pensée.

Voilà ce que je me disais il y a un an.

Parce qu'une fois la propédeutique passée, j'ai vite déchanté. En première, avancer avec des œillères suffit: pas besoin de prendre des initiatives, suivre la masse et travailler, un peu. Mais la deuxième, ça commence à merder. Et pourquoi? parce qu'on commence à avoir des choix à faire: le choix des cours et le choix des profs. C'est beau ça, le choix... Sur le papier en tout cas. Sauf que dans la réalité le choix à l'uni, c'est l'horreur. A te faire regretter de devoir utiliser ton libre arbitre. Rien que de faire son horaire en lettres ou en SSP, ça devrait valoir 6 crédits ECTS (European Complication Time Schedule). Reposé, heureux et surtout en vacances, j'en profite pour composer mon horaire. Remarquez l'utilisation du terme composer, qui prend tout son sens dans cette situation: c'est un art qui n'est pas donné à tout le monde, il faut doser le nombre de séminaires, la qualité des profs, la durée des cours, rapport travail-crédits et accessoirement, l'intérêt pour les matières. En vacances donc, et armé de bonne volonté, j'en finis avec cette corvée. Très fier de moi, je termine mon mojito sur une plage et n'y pense plus jusqu'à la reprise.

J'une semaine, par acquis de conscience je jette un coup d'œil aux horaires: horreur et damnation, tout a changé! quatre cours se chevauchent, deux nouveaux sont miraculeusement apparus, et deux ont subrepticement disparu. Résolu, je me remets à la tâche. Deux jours à plancher sur un tableau foireux me permettent de m'en sortir. C'est alors que le préposé ès horaires de la faculté m'envoie un délicat e-mail corrigeant... les corrections d'horaires. Désespéré, je me résous à contacter un conseiller aux études. Cette personne providentielle est censée résoudre



tous mes problèmes, ou en tout cas m'aider. Réponse de cette charmante personne: «Vous avez bien des amis pour échanger vos notes de cours?» avant de conclure: «Faites-vous confiance.» Merci de votre aide. Après moult essais et rencontres à la permanence bondée formée de deux personnes (censées répondre aux attentes de centaines d'étudiants dans mon genre), je m'en sors avec un horaire bancal qui n'a plus grand-chose à voir avec mes envies: qu'à cela ne tienne, ça tient à peu près la route. Le dernier cours que j'ai choisi se nomme «Introduction à la politique sociale», je suis donc plutôt content. Premiers jours de cours, les séminaires que j'ai choisis sont bondés et priorité est faite aux futurs Erasmus et aux troisième année:

total, il reste 5 places pour les deuxième année. Quant à mon cours d'introduction à la politique sociale, merci à mon horaire qui n'affiche pas tout l'intitulé parce qu'il est plein: me voilà parti pour un an d'introduction à la politique sociale du Turkménistan, dans les années 1920...

- Alice Chau, Alicia Gaudard, Céline Brichet, Eric Girodet, Brian Favre, Valentine Zenker, Quentin Tonnerre, Maxime Filliau, Aline Fuchs, Séverine Chave**